

**PIERRE D'ANGKOR**

**HUMANISME  
INTÉGRAL**

**CONDITION SPIRITUELLE D'UN MONDE NOUVEAU**

Aperçu critique sur les incertitudes psychologiques  
et historiques du fidéisme chrétien.

La transcendance de l'Esprit, en l'homme,  
gage certain d'un meilleur avenir humain.

Être Libre 1957

A LUC ESTANG

*Critiquer une foi qu'on ne partage pas, ce n'est pas  
critiquer, ni a fortiori condamner, qui la possède et la met  
en pratique. En toute humilité, et communauté d'aspiration  
vers la Vérité et la Lumière.*

Pierre d'ANGKOR

**I**

**ÉSOTÉRISME ET CHRISTIANISME.**

Monsieur,

J'ai lu avec l'intérêt le plus vif votre petit livre, intitulé « Ce que je crois » (Luc Estang : *Ce que je crois* - Grasset). Je l'ai lu avec un intérêt d'autant plus passionné que le problème religieux est, pour moi, le problème essentiel, le seul qui compte vraiment dans la vie et vaille la peine de vivre.

Je ne suis pas, hélas, un écrivain de talent, mais un modeste chercheur, sans notoriété, ni compétence spéciale, un vieillard de 84 ans, c'est-à-dire un homme bien près de rencontrer cette expérience finale et définitive qui sera, pour lui, peut-être illuminatrice, mais sans doute renversante, la réalisation qu'apporte la mort devant nécessairement détruire nos préjugés, surclasser nos croyances plus ou moins aveugles et les vaines approximations de notre intellect.

Si, sans avoir l'honneur de vous connaître, je prends néanmoins la liberté de vous adresser les multiples réflexions suscitées en moi par votre livre sur les problèmes de la foi, c'est tout d'abord parce que j'ai pensé qu'il devait toujours intéresser un écrivain de recevoir les échos de ses écrits et de connaître, non seulement leur retentissement auprès de l'élite, mais également la répercussion qu'ils peuvent avoir dans le public en général.

C'est ensuite parce que cette solution du problème religieux, que j'ai moi-même recherchée toute ma vie, je l'entrevois aujourd'hui dans une direction autre et plus large que la vôtre, votre point d'arrivée ayant été, pour moi, un point de départ.

Peut-être accueillerez-vous avec déplaisir, avec répugnance même, des commentaires qui heurtent de front chez vous des convictions profondes, laborieusement acquises. Croyez que j'en serais désolé, m'étant persuadé qu'à un certain niveau, la lutte courtoise pour la Vérité ne pouvait blesser personne, mais, dépassant de loin toute question personnelle, susciter au contraire la plus noble, la plus généreuse des émulations. Si je me suis trompé, excusez-moi, je vous prie.

Sans doute — et vous nous le dites tout le premier — les raisons que nous avons de croire ou de ne pas croire nous sont personnelles et ne peuvent être transmises à autrui. Néanmoins leur confrontation peut être instructive, constructive même, et elle semble, en tout cas, intéresser le public, à en juger par le succès que rencontrent ces mêmes petits livres, écrits par d'autres écrivains et savants en renom, et publiés sous cette même rubrique : « Ce que je crois ».

## I. — LE PROBLÈME DE LA FOI.

Il me semble que votre formule : « *J'aime et j'espère ce que je crois qui est* » (p. 14), n'implique pas nécessairement que vous aimiez la Vérité elle-même et pour elle-même, mais que vous aimez de croire que vous êtes dans la vérité : ce qui, vous en conviendrez, est tout différent. Vous nous parlez d'une exigence fondamentale de votre être en ajoutant : « *Si la foi qui seule la satisfait venait à me désertier, je m'effondrerais* » (p. 40). Vous dites encore : « *Sous peine de consentir à n'être plus, je suis fondé sur les 3 vertus théologiques* » : autrement dit, je ne puis renoncer à ma foi, à mon espérance, à mon amour; je m'identifie à mes possessions, je ne puis renoncer moi-même.

Ce n'est pas là à coup sûr l'amour désintéressé de la vérité quelle qu'elle soit, et dût-on en mourir! Pour justifier votre attitude, vous dites encore en parlant toujours de la vérité : « *Je ne la possède que pour autant qu'elle me possède* » (p. 17). N'y a-t-il pas ici tout simplement de l'autosuggestion? je me persuade que la vérité me possède et j'y adhère. Si encore la source authentique pouvait en être garantie. Si vous me disiez : « Je sais que c'est Dieu qui me parle, je n'ai qu'à obéir ». Mais vous ne le dites pas. Vous dites même tout le contraire : « *Je ne sais pas si Dieu existe mais je le crois* ».

Quand Sartre écrit : « *Je sais que Dieu n'existe pas* », il se trompe sans doute et sa science n'est vraisemblablement que la fausse science d'un aveugle. Mais quand vous écrivez : « *Je crois que Dieu existe mais je ne le sais pas* », votre foi est pareillement une foi aveugle, peu digne apparemment de l'homo sapiens puisque vous voulez croire tout de même ce que vous ignorez ou que vous ne pouvez justifier par la raison. Or, cette raison, en dépit de sa faiblesse et de ses lacunes, n'en est pas moins le flambeau mis en nous pour nous guider dans la vie, dans nos croyances et dans notre conduite. La raison est en l'homme le reflet supposé de la Raison divine. Votre foi étrangère à votre raison et que celle-ci ne peut justifier à vos yeux est donc une foi aveugle. Sans doute la raison humaine, que nous devons suivre avec humilité et en restant conscient de ses limites, doit

s'éclairer d'une lumière supérieure à elle-même. Mais cette lumière — que vous nommez la Grâce — n'est pas un don gratuit du ciel, une faveur arbitraire émanant d'un Dieu totalement étranger à notre nature. Elle nous apparaît au contraire comme une puissance latente en nous-même, comme l'efflorescence en l'homme d'une fleur divine, en puissance seulement dans l'homme-animal que nous sommes tous encore, mais qui déjà s'épanouit réellement dans toute sa splendeur en certains êtres exceptionnels, tandis que quelque vague reflet de sa clarté filtre parfois en nous en tant qu'intuition supérieure, que les uns attribuent à une superconscience mystérieuse de leur être et les autres à une grâce surnaturelle. Les Êtres exceptionnels dont je parle ne sont pas les dieux mythologiques, ni les héros légendaires de la préhistoire, dont nous ne savons rien de certain. Ce sont ces quelques personnages réels qui ont effectivement transformé le monde et nous apparaissent vraiment comme des personnages divins plutôt que comme des hommes comme nous — tels Bouddha et le Christ — d'autres encore, dont nous ne nous permettrons pas de supputer le rang, un Zoroastre, un Orphée, un Pythagore, un Lao-Tsé, un Moïse, dont l'influence fut grande sur le développement spirituel et moral de leur époque et de leur peuple. Tous ces Êtres, s'ils ne témoignent pas tous en faveur du Dieu catholique, témoignent à coup sûr en faveur de la Grandeur de l'homme.

Vous doutez, dites-vous, que l'on puisse savoir de science rien qu'humaine, que Dieu existe. Tout d'abord il faudrait ici s'accorder, dissiper l'équivoque qui pèse sur ce que Dieu signifie, représente, tant aux yeux de qui affirme son existence que de qui la nie. Si on entend par Dieu le Principe premier, l'Essence unique de tout ce qui existe universellement, ou bien un Être personnel, c'est-à-dire une limitation de l'Être nécessaire, en tant que Créateur d'autres êtres dits contingents qui ne sont pas Lui ; ou encore si par le mot Dieu on prétend signifier le Tout existant (Parménide, Pindare, Héraclite) ou seulement l'Intelligence-une de ce tout (Anaxagore) ; ou encore une mystérieuse Entité impersonnelle ou personnelle qui transcende le tout et soit sans rapport avec lui, on envisage apparemment sous un même vocable des réalités entièrement différentes.

Bien des notions confuses, contradictoires à première vue, divisent ainsi les esprits qui se disputent et s'anathématisent mutuellement sur une Réalité suprême que tant les théologiens que les philosophes déclarent pourtant être indéfinissable, ineffable, inconcevable. Aussi monothéisme, polythéisme, panthéisme, ne sont en fait que des aspects ou des degrés différents de manifestation de la même Réalité, la mystérieuse Unité. Dans cette manifestation s'opposent 2 pôles de nom contraire, mais pareillement nécessaires à cette manifestation même. Ces pôles ont reçu des noms divers : l'Esprit et la Matière, Dieu et la Nature, le Père et la Mère, l'Éternel Masculin et l'Éternel Féminin, engendrant la Vie — ou encore symboliquement le Soleil et la Lune, le Ciel et la Terre, etc. Le Monde est construit par les forces contraires, nous dit aujourd'hui la Science ; d'où résulte la loi universelle des cycles, des rythmes, loi d'alternance, d'harmonie, d'équilibre, qui se constate partout dans l'Univers, tant dans le grand cycle de la Nature universelle (aspir et expir de Brahma Manvantaras et Pralayas — rythme des astres et des saisons, etc.) que dans les petits cycles des êtres particuliers (rythmes du corps et de l'âme — rythmes sociaux, etc.).

Tout cela est-il l'effet d'une mécanique sans âme ? Ou d'une Vie cosmique sans intelligence ?

La science, c'est-à-dire la raison, ne peut prouver de façon certaine, nous dites-vous ni l'existence, ni la non-existence de Dieu. Êtes-vous bien sûr que, du seul point de vue de la raison, cette affirmation et cette négation doivent être mises sur le même rang ? D'autre part, est-il vraiment soutenable que le Pyrrhonisme, ainsi que vous le dites aussi, doit céder le pas à une foi aveugle, sous le prétexte que celle-ci, en l'occurrence, répond à un besoin vital ? Il me semble que notre besoin vital ne justifie aucunement la foi irrationnelle que prétendent nous imposer les Églises. Pour des êtres de raison, c'est une foi raisonnée et raisonnable que postule leur besoin vital. La religion nous enseigne que c'est l'Intelligence divine qui a créé le monde. D'accord. Mais cette intelligence, comme la vie, est immanente au Monde lui-même, puisque c'est le Monde qui la produit dans une proportion grandissante au cours de son propre développement, c'est-à-dire au cours de l'évolution des 4 règnes. Suivant les vues de la Sagesse ésotérique, l'Univers tout entier c'est l'Être, l'Un, manifesté en tant que dualité opposée de forces ou d'aspects réalisant un tout équilibré.

Il en résulte nécessairement que l'Intelligence est immanente en la Nature. — Où est l'Intelligence dans la nébuleuse primitive, nous objectera-t-on ? Mais où est l'intelligence dans le petit enfant qui vient de naître, peut-on répondre ? Non pas en un Dieu, extérieur à lui, mais immanente et en puissance en lui-même. Il en est de même de l'intelligence cosmique. La nébuleuse est le sein maternel renfermant en germes la vie, l'intelligence et toutes les puissances futures de l'Univers en formation. Immanente et potentielle donc en l'Univers à son origine, l'Intelligence cosmique se traduit non seulement dans l'ordre universel, mais dans le développement progressif et hiérarchique des règnes de la Nature visible et invisible. Ainsi se réalise l'incarnation universelle du Logos, la Vie, la Raison Divine transformant graduellement le Chaos en Cosmos.

Pourquoi donc le théologien veut-il séparer ce qui manifestement ne fait qu'un tout sous trois aspects : Dieu, le Monde et l'Intelligence qui les unit ? Mais ce Logos, cette Intelligence cosmique quel est son rapport à l'Absolu ? Saint Paul appelle le Logos (Verbum en latin) « la première des créatures », expression assurément étrange pour exprimer Ce qui est Dieu au même titre que le Père. Quoiqu'il en soit, le Logos est pour nous l'Unité de l'Être, l'Absolu, mais en tant que limité, incarné, pour ainsi dire, dans le monde, « l'Agneau immolé dès la fondation du monde » est-il dit dans Saint-Jean, pour signifier le sacrifice qu'implique la création, par la limitation volontaire de l'Esprit infini dans les formes de la Matière, c'est-à-dire dans les cadres d'espace, de temps, de causalité, etc. C'est donc aussi à cet Esprit, à cette Raison divine, laquelle est pour nous, je le répète, l'Absolu, que doivent se référer toutes nos valeurs humaines. Voilà pourquoi je ne puis envisager celles-ci sous l'angle purement pragmatique, ainsi que vous le faites. Le Monde est une aventure magnifique et non « privée de signification ni la morale de fondement ». Je pense bien d'ailleurs que sur ce point l'Église vous condamne. Le monde, l'évolution, c'est le plan divin, le plan du Logos. Mais la question subsiste pour le métaphysicien. Ce Logos — l'Intelligence cosmique — se réfère-t-il à un Absolu, auquel nous serions reliés nous-mêmes comme au Principe ou à l'Essence unique de toute chose ou de tout être existant ? Et cet Absolu, quelle que soit au surplus sa Nature intime,

avons-nous une preuve quelconque de son Eternité réelle<sup>1</sup> ? — Oui, et cette preuve est inscrite au fond de nous-même. Comment, en effet, expliquer autrement ce sens positif de l'Absolu, de l'Infini, de l'Éternel, que nous découvrons en nous-même comme une Réalité vivante que, dans notre ignorance de sa Nature, nous appelons Dieu, alors que nos sens qui ont édifié notre intelligence — « Nihil in intellectu quod non prius fuerit in sensu », disaient les anciens scolastiques — ne nous donnent jamais que l'expérience du fini, du limité, du contingent ? (c'est-à-dire du Monde lui-même). Qu'est-ce qui imprime en nous ce sentiment, cette tendance irrépressible, aujourd'hui surtout, vers l'Unité, dans un monde où les intérêts, les antagonismes, divisent tous les esprits et où la multiplicité innombrable des êtres et des choses nous submerge de toute part ?

Le grand savant, le P. Teilhard, de Chardin, a écrit cette phrase étonnante : « *L'unité ne grandit que supportée par un accroissement de conscience, c'est-à-dire de vision. L'Histoire de la Vie se ramène à l'élaboration d'yeux toujours plus parfaits*<sup>2</sup>. » Il en résulterait que l'adage scolastique précité serait applicable à l'extension de la vision, du monde visible au monde invisible, correspondant à un accroissement de l'intelligence elle-même. Nous croyons toutefois que la perception de l'unité du tout ressortit, je l'ai dit, à l'éclosion d'une faculté supérieure à l'intelligence proprement dite — celle-ci instrument adapté à l'analyse, au raisonnement inductif et déductif, plutôt qu'à la synthèse. Elle ressortit à l'intuition directe de l'esprit, et, plus haut encore qu'à une simple vue du mental, à une expérience vivante qui progresse en chacun suivant la purification intérieure de sa conscience. Comme le disait André Niel dans un article suggestif sur l'éminent penseur hindou Krishnamurti : « *Notre chair est faite de la substance essentielle de l'Infini... C'est l'appartenance de chacun à la Réalité qui lui donne son prix inestimable en valeur d'être* » (Revue « Synthèses »). Et il ne s'agit pas ici d'une abstraction de l'esprit, mais du Suprême Concret. L'Infini, l'Être, la Réalité absolue, c'est en dernière analyse nous-même et tout ce qui est : mais n'appartenant pas au domaine sensible, l'approche de son Unité ne peut en être effectuée que par la voie psychologique et postule cet affinement de la conscience qu'il importe de réaliser en soi. Le grand philosophe Henri Bergson n'entrevoit-il pas cette vérité au Congrès de philosophie de Bologne (1911), lorsqu'il disait : « *Les forces qui travaillent en toute chose, nous les sentons en nous : quelle que soit l'essence de ce qui est et de ce qui se fait, nous en sommes* », vérité qu'exprimaient déjà depuis des millénaires les vieux philosophes de l'Inde : « Tat twam asi » — « tu es Cela », Cela, l'Unique.

C'est un fait en tout cas que l'homme est un être religieux — on l'a constaté dans tous les temps — et qu'il le demeure en dépit des dénégations matérialistes que lui oppose sans cesse son mental analytique et diviseur. Si l'Absolu, l'Infini, répond à un besoin secret vital, essentiel, de lui-même, c'est donc qu'il est le fond de lui-même. La religion nous propose ici l'explication surnaturelle : Dieu a mis en nous ce sentiment profond pour nous amener à Lui<sup>3</sup>. Plus logique, moins artificielle, nous apparaît l'explication naturelle. La

---

<sup>1</sup> Au surplus, le monde est la manifestation de l'Être. Comment le néant pourrait-il se manifester ?

<sup>2</sup> Cité par Maurice Lambilliotte : Synthèses avril-mai 1956.

<sup>3</sup> On nous opposerait à tort ici le Bouddhisme, en nous présentant le Bouddha comme un agnostique et un athée, sous le prétexte qu'il ne faisait intervenir dans la connaissance que

Nature ne crée rien d'inutile. Si elle a mis en nous telle tendance, c'est que, de quelque façon, elle est à même de la satisfaire. Concluons que c'est du tréfonds de notre nature supérieure que vient en nous l'appel divin. Et, comme nous le montre l'ésotérisme chrétien, tel est aussi l'enseignement du Christ. Mais je ne veux pas anticiper. C'est aussi parce que cet appel divin vient du plus profond de nous-même et non d'un Dieu étranger à notre nature que le « comment » des choses ne nous suffit pas, il nous faut en connaître le « pourquoi », la raison dernière.

Il semble aujourd'hui, à un nombre toujours croissant d'esprits libres, que la distinction théologique entre le surnaturel et le naturel est une distinction moyenâgeuse, factice, périmée. « La Nature est surnaturelle », nous dit le poète Browning. Qui a pu mesurer les bornes de l'Univers ? est-il écrit dans la Bible. Ce qu'on nomme le surnaturel ne peut être autre chose que l'aspect invisible, transcendant, de la Nature intégrale. Pourrions-nous d'ailleurs rien comprendre de ce qui serait totalement étranger à cette Nature intégrale du tout existant ? Vous dites Vous-même : « L'intelligence veut comprendre ». Or le surnaturel, s'il existe au sens théologique, est, par définition, au-dessus de notre intelligence et de nos raisonnements et la foi aveugle n'en est à coup sûr pas un instrument de connaissance. Au surplus, même dans l'ordre naturel, notre instrument rationnel n'est pas l'unique moyen de connaissance ainsi que vous le reconnaissez vous-même (p. 20).

Je l'ai dit, notre raison doit s'éclairer des lumières de l'intuition. Mais cette intuition étant pareillement une faculté de l'homme, comment serait-elle plus apte que la raison à pénétrer le domaine surnaturel ? Saint Paul nous dit : « Spiritus omnia scrutatur etiam mysteria Dei ». Mais ces secrets de Dieu que pénètre l'Esprit, ce sont, pour l'apôtre, les profondeurs secrètes de la Nature et non des spéculations abstraites sur l'Un ineffable.

L'intuition supérieure de l'Esprit — ce que le grand philosophe et Yogi hindou Shri Aurobindo appelle le supramental — appartient donc à l'ordre naturel, mais à un degré, à une octave plus élevée, de cet ordre naturel, et qui nous échappe encore.

L'intuition moderne rejoint ici l'antique sagesse ésotérique dans son irrésistible tendance à l'Unité du tout existant, contrairement au dualisme irréductible que prétendent maintenir

---

des facteurs d'ordre humain et psychologique. Sans doute le sage hindou se refusait-il à se prononcer sur tout problème métaphysique, estimant à l'époque, que ceux-ci dépassaient la connaissance positive de l'homme. Dès lors, affirmer ou nier, soit l'existence de Dieu, soit en l'homme l'existence d'un principe permanent survivant à la mort, eût été, de sa part, pareillement induire en erreur ses disciples qui l'interrogeaient anxieusement sur le sujet. De tels problèmes représentent donc ce qu'on a nommé les « questions réservées » du Bouddha, c'est-à-dire qu'il se refusa toujours énergiquement, vu l'incompréhension de ses auditeurs, soit à l'affirmation soit à la négation. Néanmoins — et on l'a trop oublié — le Maître a positivement enseigné le « Nirvâna », notion purement métaphysique, soit la délivrance du « Samsâra », le cycle des vies et des morts alternées. Le « Nirvâna » est, disait-il sans plus. Le « Nirvâna », réalité ou état suprême, au-delà de notre conscience actuelle, état de plénitude où il avait accédé lui-même et non le néant, comme l'ont interprété si souvent les Indianistes occidentaux.

les théologiens entre l'Esprit créateur et la Nature créée, alors que cette dualité opposée ne représente en fait, je le répète, que les deux pôles d'orientation contraire d'une unique Réalité indivisible, transcendante et inconnaissable en son essence première. Nous trouvons donc ici la vraie base philosophique de toutes ces trinités religieuses, personnifiées ou représentées symboliquement : l'Unité ineffable dont la manifestation revêt le triple aspect : le Principe actif, le Père créateur ; le Principe passif, la Mère, la Nature, le Principe féminin<sup>1</sup>, et la conjonction des deux Principes engendrant le Fils, le Fils macrocosmique, l'univers, ou le Fils microcosmique, l'homme, ceux-ci reliés d'ailleurs par la grande loi d'analogie exprimée sur la « Table d'émeraude » : « le petit est comme le grand... et le tout est Un ». Bien avant l'ère Chrétienne les sculptures anciennes représentaient symboliquement le Fils comme un petit enfant sur les genoux de sa Mère. Sur cette Trinité philosophique les divagations religieuses ont brodé à l'infini.

Il est remarquable de constater que les principaux dogmes chrétiens reçoivent de l'antique tradition ésotérique une interprétation que notre raison ne rejette nullement, tandis que la déformation qui résulte d'une interprétation trop étroite et trop rigide de la lettre nous en présente un sens irrationnel et absurde que notre raison se refuse énergiquement à admettre. Les apologistes chrétiens le reconnaissent d'ailleurs. « Credo quia absurdum », disait Tertullien, bien que la théologie orthodoxe se soit toujours efforcée de nous persuader que le tout de la foi était au-dessus de notre raison et jamais contre elle. Au « Credo quia absurdum », vous opposez la formule de saint Augustin « Credo ut intelligam » pour nier ce divorce, trop visible, entre la foi et la raison. Le malheur est que cette foi n'éveille en rien notre intelligence, laquelle se butte toujours aux mêmes absurdités, révérencieusement et craintivement enseignées depuis des siècles et dévotement recueillies par nous depuis l'enfance, parce que nous les avons sucées avec le lait maternel et qu'elles ont ataviquement moulé les cerveaux d'innombrables générations depuis deux millénaires.

Absurdes, disons-nous, pour notre raison, le dogme du péché originel qui nous rend tous responsables du péché d'Adam au Paradis terrestre (l'épisode devant être considéré comme historique), alors qu'il est de justice élémentaire de ne rendre chacun responsable que de ses propres actes ; le dogme de la rédemption de l'Humanité, coupable de ce péché originel, par le sacrifice et la mort prémédités d'un Dieu innocent ; le dogme de la résurrection de la chair, c'est-à-dire d'un corps mort, détruit, décomposé et dont les éléments ont subi d'innombrables métamorphoses dans le creuset de l'immense nature — ce dogme barbare de la résurrection des corps, ramené par les Juifs de leur captivité de Babylone, étant la déformation de l'antique idée ésotérique de la renaissance ou réincarnation des âmes dans des corps nouveaux, etc.

Admirables au contraire ces mêmes dogmes, si on en perçoit le vrai sens symbolique que nous en a transmis une tradition de la sagesse secrète, tradition aussi ancienne et plus vénérable que l'autre. Pourquoi secrète? « Non margaritas ante porcos », nous explique l'Évangile. Et puis encore les anathèmes et les bûchers n'étaient pas de vaines menaces du

---

<sup>1</sup> Dans le Christianisme primitif, le Saint-Esprit était symbolisé par la Colombe, signe de la Puissance féminine dans tous les temples de l'Asie. Cfr. le baptême de Jésus par Jean-Baptiste.

Pouvoir en ces temps de fanatisme et de barbarie. Jésus déclare qu'il ne parle aux foules, que par paraboles, et le sens figuré de bien des enseignements qu'il donna est démontré de nos jours par la science comparée des religions qui en souligne le parallélisme souvent étonnant avec d'autres mythes et récits légendaires appartenant aux cultes étrangers dits païens. C'est par cet usage de l'allégorie et du symbole, que fut évité que ne se perdent les Vérités supérieures que dissimulaient, sous le voile d'apparences parfois saugrenues, bien des récits poétiques ou mythologiques. Prendre à la lettre les dogmes chrétiens n'est sans doute pas plus raisonnable que d'en agir ainsi vis-à-vis des fables du paganisme. Se tourner vers l'ésotérisme, ce n'est pas se livrer aux risques et aux fantaisies de l'imagination personnelle, c'est retrouver une lumière que les Princes et Pontifes de l'Église ont perdue, s'ils l'ont jamais perçue. De tout temps, la Sagesse demeura toujours ésotérique.

Parlant de la foi, vous dites qu'elle « *lance l'esprit vers plus de réalité* ». Oui, à la condition expresse de ne heurter ni notre raison, ni notre cœur ; condition indispensable pour être acceptée par une conscience, honnête envers elle-même. Autrement, ce n'est qu'à l'autosuggestion qu'elle doit infailliblement nous mener, c'est-à-dire à une illusion plus profonde encore, plus ancrée au fond de nous-même, à un préjugé d'autant plus difficile à extirper que ses racines depuis 2.000 ans ont pénétré davantage et informé notre mentalité. C'est dès lors à plus de réalité compréhensible que la foi doit nous conduire pour n'être pas suspecte à nos yeux. Ne dites-vous pas vous-même : « *Pour être, j'ai besoin que tout ait un sens* ». Vous présentez votre foi comme une révolte contre l'incompréhensible, l' inexplicable. Pourtant, la ligne d'après, vous proclamez votre foi à l' inexplicable, au mystère, parce que, dites-vous, il vous donne au moins à connaître pourquoi vous ne comprenez pas. Voilà un raisonnement qu'un esprit cartésien ne parviendra pas à saisir, car si l'on admet que cette incompréhensibilité puisse à la rigueur ne pas entraver votre foi, on ne comprend pas qu'elle la détermine. « *Je crois parce que je ne sais pas* », dites-vous. Non, vraiment, je ne vois pas de lien logique entre cette ignorance et votre foi ! Il est vrai que votre foi elle-même fait quelques discriminations. Vous ne croyez pas à l'enfer éternel, mais que l'empire des ténèbres sera envahi par la Lumière, à la fin des temps. En ceci évidemment vous n'êtes pas catholique, mais comme saint Augustin avant sa conversion, manichéen. Toutefois si vous rejetez un dogme, pourquoi pas les autres, qui, pris à la lettre, sont tout aussi impensables ?

Mais la foi ne se raisonne pas, dites-vous, elle est une « substance vivante ». — D'accord. Mais cette « substance vivante » ne constitue-t-elle pas aussi des fois différentes ? Elle fait vivre également le Catholique, le Protestant, le Bouddhiste, le Musulman, etc. Et chacun se persuade de sa vraie foi, foi subjective, également efficace d'ailleurs, pourvu qu'elle soit sincère. Seul le préjugé ou l'ignorance pourrait soutenir le contraire. La Vérité est Une certes, mais au sommet seulement. Aussi, peu de différence sépare-t-elle les plus hautes expériences des saints véritables de toutes les religions qui se rapprochent singulièrement les uns des autres dans la perception de la même Réalité suprême, alors que leurs docteurs et fidèles respectifs qui n'en perçoivent que des reflets variés, obscurcis par la contrainte des crédos différents et la crainte qu'ils inspirent, s'hypnotisent et s'immobilisent dans leurs rites, leurs croyances figées et leurs cérémonies propres. Le catholique romain ne croit-il pas que Dieu ne réside que dans ses seules églises, à l'exclusion des temples, synagogues, pagodes ou mosquées, des cultes voisins ? Et

comment prêtres et pontifes interprètent-ils cette parole, par deux fois répétée dans les « Actes », que « Dieu n'habite pas dans les temples de pierre, construits de la main des hommes »? (Discours de saint Etienne, proto-martyr, et de saint Paul aux Athéniens.)

Voici pourtant un texte explicite qui pourrait être pris à la lettre et qui néanmoins fut sans cesse méconnu par nos constructeurs de basiliques et de cathédrales, oubliant que c'est au cœur de l'homme et de la Nature que le Divin réside<sup>1</sup>. Que penser aussi de la splendeur des rites liturgiques, de la pompe des offices, de la somptuosité vestimentaire — le violet des évêques, la pourpre cardinalice, toutes les richesses de la Cour Vaticane — le tout en regard de l'extrême simplicité évangélique ? Et quand j'entends mon curé enjoindre à ses ouailles de se tenir agenouillées devant le Saint-Sacrement et d'adorer en silence Jésus-Dieu présent dans l'hostie, je ne puis m'empêcher de songer en écoutant les chants d'église, en voyant les prosternations des fidèles, ces cierges allumés et l'encens qui monte en symbole d'adoration, que Jésus, en son vivant, n'exigeait pas autant des foules assemblées autour de lui. Il leur disait de s'asseoir tout simplement, les nourrissait et les enseignait sans plus de façon.

De façon générale, que convient-il de penser aussi de cette vaste superstructure de doctrines et de rites, échafaudée par les docteurs sur la pure substance de l'Évangile ? Le Christ a fondé une Église. Il y appelait les hommes de toute croyance, mais de bonne volonté. Il la mettait au service de l'humanité et de son salut. Mais les docteurs ont mis les hommes au service de l'Église déifiée, ils ont fait de l'institution une idole à laquelle ils ont sacrifié la pensée et la liberté humaines<sup>2</sup>. De la grande Église catholique universelle, accueillante à tous les hommes sincères et de bonne foi, ils ont fait une secte étroite, soupçonneuse, persécutrice, qui lance des condamnations et des anathèmes ! La notion de la Grâce même a été altérée. La foi, grâce divine, ne peut, nous dit-on, surgir que dans une âme qui abdique sa raison. C'est une puissance objective et surnaturelle, gratuitement accordée par Dieu. Elle ne peut nous arriver que par le canal de l'Église, intermédiaire indispensable. Pour la tradition de l'ésotérisme, au contraire, la Grâce est une Puissance subjective, inhérente au tréfonds secret de nous-même, car c'est dans les profondeurs cachées de notre être que réside cette « Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde » (saint Jean). Et c'est précisément cette méconnaissance du vrai caractère du surnaturel divin — lequel ne doit pas être opposé mais intégré dans les profondeurs secrètes de la Nature et de l'homme — qui fut cause de tous les errements

---

<sup>1</sup> Si vous voulez prier, enseignait Jésus, « retirez-vous dans votre demeure et priez votre Père céleste qui est dans le secret ». Aurait-il approuvé ce débordement de sentimentalité émotionnelle qui se déploie dans les églises et que l'on exploite, sentimentalité qui n'a que peu de rapport avec la spiritualité véritable ? Cette émotivité religieuse prédispose à des visions suspectes, contre lesquelles la grande sainte Thérèse elle-même mettait en garde ses compagnes, tableaux psychiques de sensualisme sublime, d'érotisme mystique, extases voluptueuses menant à d'extravagantes aberrations, à ce dérèglement pseudo-spirituel, dont telle ou telle sainte proclamée par l'Église, ou telle nonne vénérée pour sa piété, nous ont apporté le troublant et affligeant témoignage. Le spirituel véritable est bien au-delà de ces visions d'images.

<sup>2</sup> « *L'Église seule me donne le Christ grâce à l'Esprit-Saint qui l'anime... L'Église ne doit rien à ceux qui la servent. C'est un privilège surhumain de lui appartenir* », p. 133.

des exotérismes religieux. Ceux-ci ont ignoré la véritable nature de l'homme et du Christ : car l'Esprit divin, issu du Père, n'est pas étranger à l'homme mais la partie divine de son être et le Christ n'est pas cette incarnation unique d'un Dieu étranger à notre nature, d'un Dieu extra-cosmique, inimaginable. Le Christ fut réellement le « frère aimé » des hommes, le prototype historique, pour nous Occidentaux, d'un état divin auquel tout homme est appelé, l'état de l'Homme-Christ ou l'Homme-Dieu, parce que la divine étincelle de l'Esprit est le tréfonds même de tout homme. Tout homme doit dès lors atteindre à la conscience de cet Esprit en lui, et y parviendra lorsqu'il aura réussi à dépasser, à transcender son moi. Notre moi, en effet, c'est l'obstacle, un complexe instable d'éléments éphémères, ainsi que nous l'enseigne le Bouddhisme. C'est, nous dit pareillement l'Évangile, le « vieil homme » en nous qui doit souffrir symboliquement la passion et la mort, être crucifié, autrement dit qui doit être renoncé, transcendé, pour que l'homme vrai puisse ressusciter en nous, transfiguré comme Homme-Christ.

Tel est donc le sens profond des Évangiles qui sont, avant tout, une allégorie de la condition humaine et une initiation au but de la vie. Ce but c'est la résurrection de l'homme-Christ hors du cycle alterné de la vie et de la mort et son ascension au ciel intérieur de l'âme, car le Royaume des Cieux est au-dedans de vous, nous a également enseigné Jésus.

Telle est la doctrine ésotérique qu'il me faut maintenant justifier historiquement.

## **II. — LE CHRIST HISTORIQUE ET LA PORTES INITIATIQUE DE SA BIOGRAPHIE ÉVANGÉLIQUE**

Le Christ historique nous apparaît à la fois comme le plus réel, le plus saint et le plus grand personnage de l'Histoire, par le retentissement et l'efficacité de son œuvre et de sa personne. C'est un fait pourtant que sa biographie évangélique est pleine d'incertitude et se présente à nous sans rigueur historique. C'est ce que s'accordent à reconnaître les historiens des origines Chrétiennes, et ceux qui s'adonnent sans parti pris à l'exégèse des textes et à l'étude comparée des religions. Les Évangiles, disons-nous, ne se distinguent pas des autres écrits orientaux, lesquels sous l'apparence secondaire d'un récit historique ou légendaire recouvrent toujours un sens plus profond. Ici donc c'est le drame spirituel de la destinée humaine qui est le sens profond du récit<sup>1</sup>

Mais pour la tradition romaine de la lettre ce fut au contraire l'historicité rigoureuse du récit qui fut cette base essentielle de la foi. Entendons-nous bien. Il n'est pas dans ma pensée de contester que le Christ ait été un personnage réel, c'est-à-dire qu'il ait réellement vécu, ni qu'il soit mort sur la croix, victime auguste et innocente de la haine du

---

<sup>1</sup> Selon la tradition ésotérique, les personnages représentaient des Principes et les épisodes de leur vie étaient des applications pratiques de ces principes à la vie humaine. Hermès chez les Grecs représentait la science spirituelle. De même dans les Évangiles le baptême de purification physique et mentale pratiqué par Jean-Baptiste et reçu par Jésus dans le Jourdain, signifiait, sans préjudice de sa réalité historique, la voie initiatique qui mène à l'intelligence des choses divines.

peuple juif. Mais prétendre que cette mort, acceptée par lui, ait été délibérément voulue, c'est-à-dire que le crime des hommes ait été prémédité par Dieu pour racheter l'humanité coupable du péché originel, est une thèse immorale qui révolte le cœur et la conscience de tout être qui pense.

Comment donc naquit cette histoire romanesque du 1<sup>er</sup> Adam pécheur et du 2<sup>ème</sup> Adam, le Christ rédempteur, considérés tous deux, non pas comme des figures symboliques de notre nature humaine, tiraillée entre ses deux pôles, l'âme et le corps, appartenant l'une, Jésus, au monde céleste, l'autre, Adam, au monde terrestre, mais comme personnifiant réellement l'humanité toute entière, entraînant après eux son destin de chute et de rédemption et divisant ainsi l'Histoire du Monde en deux parties, avec cette conséquence monstrueuse d'un monde antérieur au Christ et voué à la damnation éternelle (dixit saint Bernard de ceux qui n'appartenaient pas au peuple élu) et d'un monde postérieur au Christ et appelé au salut parce qu'il a reçu le baptême chrétien.

Mais n'est-ce pas ce baptême qui nous fait « fils de Dieu » et nous rend digne de la rédemption, nous objecte le croyant ? (p. 69). Que ce soit le baptême Chrétien qui nous fait « fils de Dieu » est contredit par le Christ lui-même. Ne rappelle-t-il pas à ceux qui lui reprochent de se dire « Fils de Dieu » cette parole des « Psaumes », bien antérieure à l'institution du baptême : « Vous êtes tous des dieux : vous êtes tous des fils du Très-Haut » ?

Vous trouvez que ce dût être une énormité inouïe, un blasphème impardonnable pour ses congénères que Jésus se soit dit « fils de Dieu ». Mais c'est précisément cette indignation que le Christ leur reproche, c'est-à-dire d'ignorer sur ce point leurs propres Écritures<sup>1</sup>. Jésus, sur ce point aussi, rejoignait la sagesse antique. Pythagore, dans ses vers d'or, nous dit que nous sommes de la race divine et les sages de l'Inde l'avaient enseigné avant lui. Mais, comme toujours, la superstition vint ici altérer le sens universel de la Vérité. On prétendit réserver cette origine divine aux souverains et aux grands hommes. Les souverains d'Égypte et de Chine se dirent « Fils du Soleil » ou « Fils du ciel », et nombre de personnages illustres — dont Pythagore, Platon et l'empereur Auguste, pour ne citer que ces trois noms — furent supposés avoir eu un Père divin et une Mère mortelle. C'est à Alexandrie, dans cette ambiance où circulaient de pareilles légendes, que naquit aussi la croyance à la naissance virginale de Jésus, issu, lui aussi, d'un Père divin et d'une Mère mortelle, croyance basée sur une mauvaise traduction de l'hébreu d'un verset d'Isaïe par la version Grecque, dite des Septante. On sait que saint Paul ne sait rien de cette naissance virginale. Il dit Jésus né sous la loi commune et issu de la race de David, c'est-à-dire fils de Joseph, descendant de David. Deux évangiles seulement signalent le miracle de l'annonciation et aucune allusion dans le restant des textes n'étant faite à un épisode de cette importance rend son interpolation probable. Au surplus, les évangiles nous parlent des « frères » et « sœurs » de Jésus, que l'on traduit, pour la circonstance, comme étant des « cousins », et d'autres passages, bien significatifs également nous montrent ces frères de Jésus et sa propre Mère s'inquiétant de sa disparition, craignant, disent les textes, qu'il n'ait perdu l'esprit (Marc III 21-31, Matth. XIII 57). Comment, si sa naissance eût été le fruit d'un miracle, sa mère eut-elle jamais pu douter de lui ? Je ne crois pas diminuer en

---

<sup>1</sup> Jean X, 33-36. — Psaumes 81, 6.

rien les adorables figures du Christ et de son auguste Mère en éliminant les légendes que l'exaltation religieuse, l'émotivité dévotionnelle ou des croyances superstitieuses ont échafaudées sur leur compte, et en restituant dans leur vérité historique toute leur réelle grandeur humaine. Ce n'est pas par leur caractère surnaturel et miraculeux qu'ils nous paraissent dignes de notre admiration et de notre amour, mais par leur sainteté, leur élévation d'âme et de caractère, leur esprit d'abnégation, de sacrifice et de dévouement à la cause de Dieu et de l'Humanité. C'est en un mot parce qu'ils furent des êtres humains admirables !

Mais il me faut revenir à mon sujet, le drame évangélique et ses implications. Le Chrétien croit au Christ et à son enseignement rapporté par les Évangiles et transmis depuis les temps apostoliques par l'Église qu'il a fondée. Cet enseignement est essentiellement : le rachat de l'humanité coupable du péché originel par le sacrifice sanglant du Calvaire. Cette doctrine se trouve formulée par saint Paul, dont les Épitres sont antérieures aux Évangiles. Je ne m'arrêterai pas ici aux discussions des exégètes quant à l'authenticité de certaines Épitres de l'Apôtre ou de certains passages contestés. Je ferai seulement remarquer que l'hellénisme chrétien de l'Apôtre des Gentils ne s'implanta dans l'Église qu'après avoir triomphé du Judéo-Christianisme primitif, dont les derniers adeptes ne tardèrent pas à être rejetés comme hérétiques sous les noms d'Ébionites et de Nazaréens, lorsque la majorité se rallia à la doctrine nouvelle. Quelques échos de ces disputes anciennes entre saint Paul et saint Pierre se retrouvent dans les Épitres, comme quelques traces de l'enseignement primitif subsistent encore dans les « Actes ».

Ensuite, il est bien douteux que l'enseignement même de saint Paul doive être pris à la lettre. C'est l'apôtre lui-même qui nous dit : « La lettre tue, si l'esprit ne vivifie ». Saint Paul était un initié et un cabaliste. Aussi tout son enseignement possède-t-il un sens voilé, qu'il se refuse à faire connaître plus explicitement. Dans son Épître aux Corinthiens, c'est-à-dire adressée non à des Catéchumènes mais à des Chrétiens baptisés et confirmés dans la foi, il leur parle ouvertement de ce qu'il appelle le « Mystère Chrétien ». Il refuse formellement de le leur dévoiler, dit-il, parce qu'ils sont encore « trop petits enfants dans la foi ». La connaissance de ce Mystère est réservée aux « Parfaits », précise-t-il. Aussi ne peut-il encore leur donner que du lait et non des viandes solides. (Depuis deux mille ans, l'Église nous a-t-elle donné autre chose que cet aliment d'enfant ?) Dans le drame du Calvaire ce n'est donc pas tant l'événement historique que vise l'apôtre — « si j'ai connu Christ selon la chair, je ne le connais plus de cette manière », dit-il expressément, c'est un sens supérieur, une allégorie de la destinée humaine qu'il y voit. Si le péché originel, dont ce drame est la conséquence, était lui-même un événement historique, ainsi qu'on le prétend en le prenant au pied de la lettre, c'est-à-dire la désobéissance du premier homme à Dieu, désobéissance due à un orgueilleux désir de connaître et ayant nécessité, pour son expiation, le sacrifice sanglant de Dieu Lui-même, alors on serait obligé de conclure que ce sacrifice a été consenti en vain, puisque toute la science humaine n'est en fait qu'une répétition, qu'une aggravation dans d'immenses proportions, de ce même péché d'Adam, c'est-à-dire du désir orgueilleux de connaître, de pénétrer les secrets les plus profonds de la Nature qui sont les secrets de Dieu. Or, saint Paul lui-même, nous l'avons vu, proclame le droit de l'homme de scruter ces mystères, autrement dit de cueillir le fruit de l'arbre de la science.

Mais alors quel est le vrai sens du péché originel ? En fait, le péché originel qui frappe de déchéance la race humaine, est, du point de vue rationnel quelque chose de bien simple. C'est le péché de tout homme, celui qui découle de ses origines animales. L'homme vient de l'animal. Lorsqu'au cours de l'évolution, la lumière de l'Esprit s'éveille en lui et qu'il atteint le stade humain, le stade de la soi-conscience, il acquiert l'usage d'une faculté nouvelle, l'intelligence consciente de soi qui doit lui permettre de dominer ses instincts sauvages, ses passions animales. Mais au lieu de servir à cette maîtrise de soi, au lieu de subordonner cette nature inférieure à ses seules fins légitimes, l'homme a mis volontairement son intelligence au service de ces mêmes passions inférieures, en oubliant sa destinée spirituelle. L'homme, tout homme, s'est ainsi dégradé, est retombé péjorativement au rang, en principe dépassé, de l'animal. C'est la chute inévitable de l'enfance, le péché de son origine. Et il ne peut alors réintégrer son état de pureté primitif (le Paradis terrestre) que par sa propre rédemption, subordonnée, nous l'avons dit, à la mort symbolique du vieil homme en lui et à sa résurrection spirituelle comme Homme-Christ. Tel est donc le vrai mystère Chrétien. Comment cette vérité humaine que Jésus enseignait et qui fut typifiée figurativement dans la biographie évangélique du Christ lui-même — biographie partie historique et partie légendaire, mais toujours allégorique — comment, dis-je, cet enseignement est-il devenu le roman mythologique, objet de la foi catholique ?

Une pareille déformation ne peut s'expliquer que par l'affolement, le désarroi profond des disciples immédiats du Christ, quand ils virent leur Maître bien-aimé, livré au supplice infamant de la Croix. De toute nécessité leur apparut l'urgence de trouver une explication transcendante, une raison supérieure, justifiant cette mort ignominieuse, et quand ultérieurement des apparitions de nature psychique, dont le récit évangélique nous apporte des échos variés, leur survinrent, leur montrant le Maître vivant, ils imaginèrent le roman théologique du Fils de Dieu<sup>1</sup> venu sur terre sous une forme humaine pour racheter, par sa mort sanglante et sa résurrection triomphante, l'humanité déchue et pécheresse et satisfaire ainsi aux exigences de son Père offensé. Une telle croyance, si irrationnelle, et incroyable à la pensée moderne, parut d'autant plus vraisemblable à l'époque, qu'était enraciné chez les Juifs, comme chez tous les peuples anciens, ce préjugé barbare de la valeur propitiatoire du sang versé en sacrifice, autrement dit que le sacrifice sanglant de victimes animales ou humaines était un acte agréable à la Divinité. Nombreux sont dans la Bible de tels sacrifices exigés par Jéhovah : celui d'Isaac, exigé de son père Abraham qui trouve toute naturelle cette exigence avant que, à la dernière minute, un bélier soit substitué à la victime désignée ; celui, effectif celui-là, de la fille de Jephté, d'autres encore. Il parût donc tout naturel aux Chrétiens d'admettre que le sacrifice de la plus illustre des victimes, le Fils unique de Dieu, sacrifié à son Père, servit à la rédemption de l'Humanité entière. Et voilà comment, faute de comprendre le vrai sens des événements survenus — compréhension qui reconnaissait pleinement d'ailleurs les mérites exceptionnels du héros de l'Évangile, lequel ne voulut pas se soustraire, comme il l'aurait pu, au sort que lui réservait l'ignorance ou la méchanceté des hommes — on aboutit finalement à une mythologie qui défie le bon sens et la raison. Pour le catholique

---

<sup>1</sup> Jésus qui, se référant aux Écritures, appelait « fils de Dieu » tout homme recevant l'appel divin intérieur, s'attribuait à fortiori ce titre en invoquant la mission spéciale dont Dieu l'avait investi (Jean X, 33-36).

orthodoxe, toute hypothèse ne s'accordant pas avec la tradition populaire de la lettre étroite constitue un crime de damnation. Pour moi, qui ne puis admettre ce crime de la pensée libre, je crois fondée et défendable cette hypothèse qu'aterrés par les événements tragiques qui avaient ébranlé leur confiance en leur Maître, puis exaltés à nouveau dans leur foi par les apparitions matérialisées de Jésus après sa mort, — le psychisme de ces apparitions étant prouvé par les détails évangéliques : Jésus apparaît toutes portes fermées dans la salle où les apôtres étaient réunis : il apparaît soudain, se matérialise pour le sceptique Thomas, puis disparaît de même... il marche sur les eaux, etc. — les disciples, dis-je, ont ultérieurement, par une réaction naturelle, interprétés les faits comme des miracles, et, au fur et à mesure que ces événements s'éloignaient, ils ont magnifié par le souvenir tous les principaux épisodes de la vie de leur maître, en leur donnant ce caractère surnaturel que leur suggéraient leur imagination orientale et leur exaltation religieuse. Ils ont ainsi déformé le sens de l'Histoire et altéré la vraie signification des événements, confondant souvent les épisodes vécus de la vie du Maître avec ce qui faisait l'objet de son enseignement initiatique. Alors que Jésus dit ne parler en public que par paraboles, tout fut pris à la lettre et considéré sous l'angle historique. Adam mangea réellement la pomme et le crime des Juifs fut prémédité, voulu par le Père et accepté par le Fils comme expiation de la faute originelle. Telle est encore aujourd'hui la doctrine de l'Église qui chante dans ses offices : « Felix culpa » !

On m'objectera sans doute que, dans le récit évangélique, il ne s'agit pas d'apparitions psychiques — lesquelles ne prouveraient que la survie — mais bien d'une résurrection réelle du corps du Christ dont il y eut de nombreux témoins. Je ne parlerai pas des désaccords existant sur ce point entre saint Paul (Cor. XV, 3-8) et les Évangiles.

Ils sont faciles à constater<sup>1</sup>. Saint Paul ne parle pas des apparitions aux saintes femmes, ni aux disciples d'Emmaüs, Quant au fait même de la résurrection, comment l'entend-il? Qu'est-ce que le dogme de la résurrection pour l'Apôtre, celle du Christ comme celle de tous les hommes à la fin des temps ? Il dit que le Corps est mis en terre corruptible pour ressusciter incorruptible, c'est-à-dire en une forme qui n'a plus rien de charnel. Il compare le corps corruptible à une graine qui doit être mise en terre pour être détruite, décomposée, pour donner naissance à l'incorruptible. Il ne semble donc pas, suivant l'Apôtre, que ce soit jamais le corps corruptible lui-même qui puisse ressusciter. N'est-ce pas là pourtant ce que les docteurs de l'Église entendent par la résurrection de la chair en général et par la résurrection du Christ en particulier ? Selon l'Apôtre, de la destruction du corps physique surgit une forme incorruptible, c'est-à-dire psychique ou spirituelle.

On sait l'importance que présente le miracle de la résurrection du Christ, et les autres miracles des Évangiles, en tant qu'arguments d'apologétique. La question du miracle, considéré comme dérogation divine aux lois de la Nature, doit donc nous arrêter un instant. L'attitude plus positive de la pensée moderne considérant comme naturels des phénomènes jadis ignorés comme tels et réputés surnaturels est un fait que l'on ne peut

---

<sup>1</sup> Saint Paul note l'ordre suivant lequel les apparitions de Jésus se produisirent : d'abord à Kéfa Petros (Pierre), dit-il, puis aux douze (et ce fut peut-être cette apparition aux douze qui fut le signe de leur élection comme apôtres), puis à plus de 500 frères à la fois, puis à Jacob; puis enfin à lui-même, le dernier. Et c'est tout.

méconnaître. Des phénomènes, tels que lévitation, bilocation, apparitions à distance, psychiques ou matérialisées, guérisons spirituelles, etc. sont autant de faits relatés dans les biographies des saints à toutes les époques et sous tous les climats religieux, et qui font partout aujourd'hui l'objet de recherches métapsychiques, alors que, dans le passé, ils furent toujours considérés comme de purs miracles. Même des savants catholiques, comme le professeur Lhermitte, se refusent à considérer comme surnaturels des phénomènes pris habituellement comme des signes de grande sainteté, tels les stigmates, les visions, etc.<sup>1</sup> Pour nous, nous croyons qu'il importe de distinguer soigneusement parmi ces faits un ordre hiérarchique : ceux qui sont d'origine psychique et ceux qui appartiennent à un rang plus élevé, spirituel. Tel est du moins l'avis de personnes plus compétentes que moi en la matière.

Mais sans doute, Monsieur, le surnaturel et le merveilleux ont-ils plus d'attrait pour votre âme de poète que le positivisme de la science qui ramène le tout à l'ordre naturel et à ses lois inconnues ou encore peu connues !

Bien des problèmes en tout cas subsistent et subsisteront vraisemblablement toujours pour tout ce qui concerne le Christ historique. Au siècle dernier, les critiques rationalistes contestaient, pour la plupart, cette existence historique. Ils considéraient le Christ comme une personnalité légendaire, en s'appuyant sur les inexactitudes et les contradictions chronologiques des Évangélistes, mais principalement sur le silence, à la vérité bien étrange, des historiens juifs contemporains, concernant sa personne. Ces historiens, Philon-le-Juif et Juste de Tibériade, ignorent tout du héros chrétien, alors qu'ils citent les moindres personnages et agitateurs de ce temps. Quelques années plus tard — vers l'an 50 — l'historien Josèphe consacre bien à Jésus un court paragraphe<sup>2</sup> mais que la critique tant Chrétienne que non-Chrétienne juge interpolé, car, non seulement il interrompt la narration mais Josèphe s'exprime en Chrétien, alors qu'il était pharisien convaincu. Néanmoins, malgré le silence des contemporains, la thèse d'un Christ purement mythique est aujourd'hui abandonnée, même par des critiques aussi indépendants que Loizy et Guignebert. On ne conçoit pas en effet que des mouvements religieux d'une importance telle qu'ils ont transformé le monde et entraîné à leur suite des millions de fidèles au cours de nombreux siècles, tels le Brahmanisme, le Bouddhisme, le Christianisme, aient pu reposer originellement sur quelque vague croyance collective anonyme, sans un initiateur, une grande personnalité, qui leur a donné l'inspiration, l'impulsion première, par son enseignement et sa présence. On ne conçoit pas plus le Christianisme sans le Christ, que le Bouddhisme sans Gautama Bouddha, le Pythagorisme sans Pythagore, l'Islamisme sans Mahomet, tous personnages réels et vivants, même si ultérieurement la légende a quelque peu altéré leur caractère et leur vie. Faisons remarquer au surplus en ce qui concerne le Christ que même les traditions juives, si hostiles qu'elles fussent au Christianisme, reconnaissaient en Jésus un personnage historique et non fictif. Sans doute, nous voyons au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, le rabbin Tryphon<sup>3</sup> contester la naissance du

---

<sup>1</sup> André Billy : Figaro Littéraire, 2 juin 1956.

<sup>2</sup> Il n'y a pas lieu de tenir compte d'une version slave de Josèphe, laquelle contient plusieurs passages relatifs à Jésus, mais qui sont manifestement des interpolations chrétiennes. Cette version est du reste très tardive.

<sup>3</sup> Saint Justin : Dialogue avec Tryphon.

Christ sous Hérode et reprocher aux Chrétiens de s'être façonné un Messie imaginaire. Mais les récits Talmudiques, rédigés à la même époque tardive, se référant sans aucun doute à des traditions orales anciennes, reconnaissent l'existence historique de Jésus, existence qu'ils reportent toutefois à un siècle en arrière (d'accord en ceci avec la tradition occulte). Ces récits qui reflètent la haine du Christianisme et n'hésitent pas devant les calomnies les plus basses et les plus insultantes, n'en donnent pas moins certains détails qui peuvent présenter un intérêt historique, que l'on aurait tort de rejeter sans vouloir même les examiner. Ils prêtent même à Jésus certains propos, dignes par leur grande élévation morale et leur largeur de vues, en regard de l'étroitesse juive<sup>1</sup>, de figurer dans les Évangiles. Ils nous montrent aussi Jésus, obligé de fuir en Égypte devant les persécutions du roi Jeannée, édictées contre les Initiés<sup>2</sup>. Peut-être est-ce cette fuite en Égypte qui inspira plus tard aux Évangélistes l'épisode de la fuite en Égypte de l'enfant Jésus devant la menace du roi Hérode. Notons à ce propos que les mémorialistes Juifs ne nous rapportent rien du massacre des Innocents sous Hérode, ce qui rend l'événement au moins douteux du point de vue historique, tandis qu'il est plein de signification du point de vue de la tradition ésotérique et se retrouve parallèlement dans l'Histoire de tous les fondateurs de religions : ce qui prouve qu'il s'agit d'exprimer ici, sous la forme d'un épisode historique, une phase initiatique de la vie de tout initié, l'initié représentant la lumière ou le bien en lutte contre un tyran, symbole de l'obscurité ou du mal, qui veut le mettre à mort. Le même symbole, on le sait, était représenté dans le mythe solaire lorsque le soleil renaissant (Noël) avait à lutter, petit enfant, contre la puissance des ténèbres, avant de ressusciter à Pâques à l'équinoxe du printemps.

On peut estimer que les manuscrits de la Mer Morte, si heureusement découverts récemment, viennent à point pour donner une vraisemblance supplémentaire à la thèse talmudique. Ces manuscrits jettent un jour précieux sur les débuts de l'ère Chrétienne, c'est-à-dire sur l'ambiance au sein de laquelle le Christianisme est né. Ils nous apportent des lumières sur l'Essénisme et d'autres sectes mystiques apparentées. Ils nous parlent avec la plus grande vénération d'une personnalité qui demeure enveloppée de mystère qu'ils nomment le « Maître de Justice ». Celui-ci semble avoir été le grand réformateur de l'Essénisme et — chose intéressante à signaler — aurait vécu à l'époque même où les récits talmudiques placent l'existence de Jésus. Le professeur Dupont-Sommer, qui cite les analogies si curieuses qui rapprochent ce Maître de Justice du héros de l'Évangile, ne croit pas pourtant à l'identité possible entre les deux personnages, principalement, semble-t-il, parce qu'il admet l'existence historique de Jésus sous Hérode. Mais quid si l'on peut les rapprocher dans le temps<sup>3</sup> ? On sait que l'appartenance de Jésus à l'Essénisme, du moins durant sa jeunesse — les Évangiles ne nous renseignent pas sur toute cette période de sa vie, avant que commençât son ministère public — est une

---

<sup>1</sup> Ils lui valurent même de se brouiller avec son Maître Juif.

<sup>2</sup> L'initiation était considérée comme une seconde naissance, qui datait le commencement d'une vie nouvelle. Un initié de 2 ans était appelé symboliquement un enfant de deux ans, nous dit la tradition ésotérique, rapportée par Eliphaz Lévi.

<sup>3</sup> Les érudits identifient le Prêtre impie qui, selon les manuscrits de la mer Morte, persécuta le Maître de Justice avec le roi Jeannée (10676 av. J.-Ch.) qui, selon les auteurs talmudiques, persécuta les initiés, ce qui obligea Jésus à fuir en Égypte avec son maître Ben Perachiah.

opinion qui fut souvent défendue. Il demeure fort symptomatique en tout cas qu'aucun blâme, aucune allusion même, n'est faite à l'Essénisme dans les 4 Évangiles, alors que cette secte religieuse était la plus pure, la plus importante et la plus florissante de l'époque, et que le Maître se montre si sévère à l'égard des Pharisiens, des Sadducéens, des Prêtres et des scribes. En tout cas, en raison des analogies et des divergences qu'ils présentent avec l'Essénisme<sup>1</sup>, les deux personnalités apparaissent toutes deux comme ayant été des réformateurs de cet organisme religieux. Il est significatif aussi de constater que celui-ci, si florissant encore sous les historiens Juifs, Philon-le-Juif et Josèphe, qui en parlent avec tant d'éloges, disparut soudainement et mystérieusement au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, vraisemblablement absorbé par le Christianisme naissant avec lequel il fusionna.

L'épisode évangélique de la dernière Cène peut être considéré, à ce point de vue, comme caractéristique de ces analogies existant entre l'Essénisme et le Christianisme et notamment de la transformation que subit le sens du repas rituel — commun aux deux disciplines — dans l'esprit des disciples de Jésus, après la mort de leur Maître. On sait que le repas sacré existait chez les Esséniens, quel que fut d'ailleurs son caractère. La communion se faisait sous les espèces du pain et de l'eau. Clément d'Alexandrie nous dit que dans le Christianisme primitif, une partie des fidèles communiait également sous ces mêmes espèces du pain et de l'eau<sup>2</sup>. Après la mort du Christ toutefois, l'épisode de la dernière scène se vit attribuer un autre caractère. On le considéra comme ayant été préfiguratif de cette mort, et comme devant en devenir le souvenir commémoratif. A l'eau, le vin fut donc substitué comme symbole du sang de Jésus-Christ, mort sur la croix. « L'eau », dit encore Clément d'Alexandrie, est l'ancienne loi, « le vin est le sang du Christ qui est le fondement de la loi nouvelle ».

Quoiqu'il en soit, et si l'époque réelle où vécut le héros de l'Évangile demeure incertaine, il semble au contraire certain que c'est aux alentours de l'an 30 que l'on doit situer les

---

<sup>1</sup> Parmi ces analogies nombreuses entre l'Essénisme et le Christianisme, on peut citer : l'immortalité de l'âme, l'idée de la Providence et de la Grâce, l'observation du dimanche au lieu du sabbat juif, le mépris des sacrifices sanglants en honneur dans le judaïsme, la distinction entre laïcs et religieux et la supériorité du célibat sur le mariage, l'élection de prêtres et de surveillants (épiscopoï = évêques), les agapes fraternelles précédées et suivies de la prière, la fraction du pain et la communion sous les espèces du pain et de l'eau, forme primitive de la communion chrétienne, nous disent certains Pères Grecs. Parmi les vertus enseignées, identiques à celles prêchées par le Christianisme, figurent l'amour du prochain, la maîtrise des passions, le mépris des richesses et de la vie, l'horreur de la volupté comme d'un crime, la réprobation de la servitude, de la guerre et même jusqu'à un certain point du mariage considéré comme incompatible avec la perfection. — Quant aux divergences avec l'Essénisme, elles s'expliqueraient précisément par cette réforme qu'aurait opérée dans la secte le maître chrétien, identifié au « Maître de Justice ».

<sup>2</sup> L'allusion au porteur d'eau est significative dans le récit évangélique. Se référant à cette pratique ancienne, Marcion, Tatien et les Encratites célébraient la Cène sans vin. Saint Justin lui-même applique à la dernière Cène le texte d'Isaïe, XXIII, 16 : « Le pain lui sera donné et l'eau lui sera constante ».

apparitions de Jésus après sa mort. Ce fait mystique ne peut être contesté comme survenu à cette époque même. C'est lui, quel que fut son caractère réel, qui fut cause du revival Chrétien et du vrai départ historique du Christianisme dans le monde. Il semble en effet qu'après le drame sanglant du Calvaire, le mouvement Chrétien soit tombé en léthargie. Les disciples, apeurés, découragés, s'étant apparemment dispersés et tenus chacun personnellement à l'écart, figurés par l'exemple symbolique de Pierre qui renia son Maître livré à ses bourreaux et qui, au chant du Coq, pleura sa défaillance mais sans plus réagir. L'apparition du Christ ressuscité et se montrant vivant, sous une forme psychique ou spirituelle, réveilla toutes les énergies, galvanisa les courages. C'est ce Jésus ressuscité qui aurait marché sur les eaux, recruté ses apôtres — les premiers disciples étant morts — leur assignant pour mission de propager son enseignement dans le monde.

Alfred Loizy souligne que toutes les paroles par lesquelles le Christ, dans les 4 Évangiles, fonde à proprement parler l'Église émanent toutes du Christ ressuscité<sup>1</sup>, et Charles Guignebert, allant plus loin encore, ne rejette ni comme impossible, ni comme incompréhensible, cette hypothèse d'une organisation de toute l'histoire évangélique à partir de la résurrection, alléguant que la foi en la résurrection semblait uniquement basée sur les apparitions<sup>2</sup>.

Ce fut à partir de ce moment donc que, sous l'effet de l'excitation et de l'émerveillement provoqués par le Miracle (?), la personne, le caractère, le rôle de Jésus furent magnifiés, toute divergence de vues à ce sujet devenant bien vite suspecte, et bientôt jugée blasphématoire et hérétique. Puis encore, les années passèrent et, parmi bien d'autres écrits, perdus ou apocryphes, la biographie évangélique fut rédigée par les 4 Évangélistes, historique et littérale pour le gros des fidèles, allégorique et initiatique pour les « parfaits ». On rechercha les prophéties qui furent utilisées, et détournées de leur sens réel, nous dit la critique, pour être appliquées au Christ.

Mais je me rends compte de l'impossibilité de faire envisager, fût-ce à titre d'hypothèse, une explication qui va à l'encontre d'une foi millénaire. Au surplus, tous ces problèmes d'histoire ou d'exégèse n'existent réellement pas pour le Chrétien orthodoxe. Et tel est bien le différend fondamental qui nous sépare, Monsieur.

Il peut se résumer dans le problème de la foi auquel il faut toujours revenir. La foi est, pour le Chrétien, Grâce divine qu'il doit certes mériter, mais qui n'en est pas moins un don gratuit du Ciel qui l'empêche d'errer. La psychologie de la foi du Chrétien nous apparaît, à nous, sous des dehors plus humains. Elle est chez le croyant aveugle un sentiment complexe, une médaille à double face : d'une part, elle est faite d'une confiance indiscutée en l'infaillibilité de l'Église que l'assistance constante du Saint-Esprit préserve de toute erreur. Ceci a beau recevoir des démentis cruels de l'Histoire, une argumentation subtile et spécieuse prétend tirer de la faillibilité même des hommes ce miracle constant de l'infaillibilité de l'Église, accomplissant sa mission à travers les âges. J'y reviendrai.

---

<sup>1</sup> « Autour d'un petit livre », pp. 157 et suiv.

<sup>2</sup> « Jésus », p. 338. Collection Berr.

L'autre face de la médaille, son revers inavoué en quelque sorte, c'est la peur, la peur atroce, paralysante, de la damnation éternelle, si l'on se permet le moindre doute sur un objet défini de la foi. Aussi le croyant se refuse-t-il toujours obstinément et par principe à discuter sa foi, ou même à envisager avec une impartialité réelle les problèmes, de quelque nature qu'ils soient d'ailleurs, où elle lui paraît engagée. « Et les savants, les historiens catholiques, objectera-t-on ? » Le savant catholique étudie certes les problèmes qui se présentent à lui — problèmes de science, d'histoire ou d'exégèse — mais il le fait avec ce parti-pris, conscient ou inconscient, de dégager toutes les conclusions qui corroborent sa foi et de rejeter a priori toutes celles qui la contredisent, s'efforçant de minimiser ces dernières, de les réfuter, d'en énerver la valeur ou encore tout simplement de les passer sous silence. Le savant catholique est l'homme du préjugé obligatoire. Celui qui prétend d'ailleurs s'en affranchir est bien vite remis au pas par les foudres romaines. Les exemples d'hier et d'aujourd'hui abondent. Le savant catholique accepte donc, les yeux fermés, l'historicité rigoureuse des Écritures, le sens littéral des mots, l'authenticité des livres, l'apostolicité et l'immutabilité des dogmes, etc., sans tenir compte des travaux et des conclusions d'une critique indépendante qui envisage tous ces problèmes sans parti pris, soucieuse uniquement de la Vérité historique<sup>1</sup>.

Mais pourquoi se préoccuper, se tracasser, de tous ces problèmes, m'objecte le croyant, quand on peut se reposer sur le mol oreiller d'une foi confiante dans le magistère éclairé de l'Église, en d'autres termes quand on a conquis cette paix intérieure de l'âme, cette tranquillité de la conscience que nous confère la foi qui ne discute pas. Car c'est ainsi que le croyant qualifie son euphorie intérieure. Pour moi, cette euphorie est léthargie de l'âme : c'est le sommeil, l'engourdissement de la conscience, c'est la stagnation de l'Esprit. Je crois que, bien plus que cette pseudo paix de l'âme, l'inquiétude spirituelle, qui nous secoue du dedans, est le ferment spirituel, gage de notre progrès intérieur. Les élans du cœur même ne peuvent suppléer à ce silence de l'Esprit qui immobilise ceux qui ont absorbé le narcotique de la foi aveugle.

L'euphorie psychique et mentale que celle-ci confère n'a que peu de rapport avec le triomphe vivant de l'Esprit en nous.

Il me semble donc que, selon l'antique tradition de la sagesse, il soit au contraire recommandé à qui veut conserver son équilibre de ne pas dissocier l'amour de l'intelligence. Tant que, en matière de religion, la liberté de la pensée sera vinculée, dénoncée comme un crime, le simple doute sur les vérités de foi, comme un crime de damnation, la religion elle-même, censée être une religion de l'amour sera une religion de la crainte : ses fidèles seront paralysés par elle. C'est un fait que du haut de la hiérarchie ecclésiastique jusqu'au dernier des fidèles, c'est la même terreur qui règne de changer un

---

<sup>1</sup> Le philosophe allemand, comte Keyserling, fait la juste remarque que si les travaux de la critique historique ou de l'exégèse des textes scripturaires conservent une valeur propre dans leur domaine respectif, les critiques et historiens indépendants ayant, selon toute vraisemblance, raison contre leurs adversaires catholiques, les conclusions des uns et des autres sont néanmoins sans valeur dans le haut domaine de l'Esprit, où il faut se placer pour saisir le vrai sens, tant des mythes du paganisme d'ailleurs que des dogmes chrétiens eux-mêmes, compris dans leur acception profonde.

iota à la tradition sacro-sainte de la foi aveugle, figée dans son interprétation étroite de la lettre : de sorte que c'est bien plus la peur que l'amour qui est devenue le ressort principal de la foi commune. L'Église toute entière demeure ainsi affectée de cette paralysie de la peur. Or, en ceci, comment ne pas reconnaître que les exigences même de Dieu comme la dignité de l'homme paraissent également méconnues, ignorées ? Dieu ne peut être satisfait d'une attitude contrainte de la part de l'homme et dictée par la peur, et un pareil mobile est pareillement contraire à la dignité de l'homme. Le « pari » de Pascal, procédant d'une prudence utilitaire et combinarde, ne relève certes pas ni la dignité humaine, ni la grandeur du Dieu catholique.

### III. — LE PROBLÈME DE L'ÉGLISE

Je ne me flatte pas, Monsieur, qu'aucune de ces considérations soit de nature à faire la moindre impression sur vos convictions concernant le caractère de la foi dont la vertu surnaturelle vous paraît amplement prouvée par ce que l'apologétique catholique appelle le miracle permanent de l'Église au travers des siècles. C'est un fait que nul ne peut nier que l'Église a transformé le monde, vaincu le paganisme, triomphé des hordes barbares et fondé la civilisation chrétienne, en dépit de ses déficiences, de ses erreurs, de ses crimes même, dus à la faillibilité des hommes. Mais y eût-il là réellement le miracle que l'on prétend ? Ne se pourrait-il que la force d'expansion des religions, leur épanouissement et leur durée dans le temps, soient tout simplement un phénomène naturel, fonction de leur dynamisme intérieur, le résultat de la force accumulée et concentrée des pensées et des sentiments de leurs fidèles, force collective puissante qui assure leur propagation et leur vitalité ? Il y aurait donc là un phénomène, encore insuffisamment étudié, de sociologie et de psychologie collective. Certes, je ne voudrais pas sous-estimer la force spécifique de leur caractère religieux, c'est-à-dire de leur niveau respectif d'élévation spirituelle et morale. J'imagine donc que la puissance d'expansion du mysticisme collectif, purifié et harmonisé dès son origine par l'enseignement d'un grand Instructeur, donne l'impulsion première au mouvement, lequel, entretenu et accru au cours du temps, devient cette force collective qui assure la durée plus ou moins longue des religions en proportion même de la spiritualité de l'enseignement donné et de l'ardeur des croyances entretenues en chacune d'elles et répandues dans les masses.

Les facteurs psychiques expliquant donc l'épanouissement merveilleux du Christianisme dans le monde et sa durée au travers des siècles sont :

- 1) la sublimité du message Chrétien, reflété dans les Évangiles, lequel message tranchant sur la corruption générale des mœurs gréco-romaines et la barbarie des peuples primitifs, répondait aux aspirations les plus élevées de l'âme humaine ;
- 2) le mérite de ses saints qui, à toute époque de ce développement, mirent en pratique publiquement ou dans l'ombre des cellules, les vertus de l'Évangile ;
- 3) la force collective des sentiments, autrement dit l'apport de foi, cumulé de génération en génération, par des millions de fidèles qui, par leurs pensées, leurs prières ardentes et leurs aspirations élevées, vinrent sans cesse renforcer le flot puissant de la religion

chrétienne. Ceci explique la jeunesse sans cesse renouvelée de la ferveur chrétienne. Si l'Église entière participe à cette jeunesse, incarne cette ferveur, c'est aux fleurs de sainteté que, d'âge en âge, elle a nourries et épanouies en son sein qu'elle le doit, et non à la prétendue infailibilité de ses docteurs. Il n'y a donc ici nul miracle, mais l'efflorescence naturelle de la sainteté des âmes dans le corps social de l'Église.

Peut-être bientôt, l'unité transcendante de l'Esprit amènera-t-elle cette fraternité des religions, cette union tant désirée des Églises qui fait l'objet de toutes leurs aspirations, et répond à notre besoin d'unité, lequel est aussi l'une des tendances les plus caractéristiques de l'âge actuel. (L'Église de Rome, hélas, ne cherche pas vraiment cette union des Églises, c'est leur conversion à sa doctrine exclusive qu'elle poursuit !) Alors, peut-être se lèvera sur un monde régénéré ce règne de l'Esprit que Joachim de Flore entrevoyait comme devant succéder à l'âge du Père et à l'âge du Fils.

#### IV. — BRÈVE ESQUISSE COSMOGONIQUE.

J'essaierai, pour conclure ce chapitre, de résumer aussi brièvement et synthétiquement que possible, les quelques traits essentiels de l'antique tradition ésotérique, c'est-à-dire de cette sagesse à laquelle se réfère ma foi raisonnée, sagesse identique à la Révélation primitive qui fut faite à l'humanité à son aurore, nous dit la Religion (traditions du Paradis terrestre et de l'âge d'or).

Ce que je crois ? Ma foi ne peut admettre le Dieu anthropomorphe, des théologiens, ce tyran, ce bourreau cruel, qui a créé un monde où domine la souffrance et des hommes que, dans sa prescience infinie, il savait destinés à la damnation éternelle. Il n'est point de commune mesure entre les actions éphémères de l'homme et l'éternité de ce sort infernal. Dieu dans son omniscience connaissait ce destin effroyable réservé à un grand nombre, et il les a créés quand même ! « Mais l'homme était libre et c'est lui-même qui a choisi son destin », me dit-on. — Oui, mais Dieu aussi était libre de créer ou de ne pas créer les damnés. L'erreur était excusable chez l'homme imparfait ; l'implacable cruauté de Dieu ne l'est pas. Le cœur et la raison se révoltent devant la conception de ce Dieu bourreau, à ce point inférieur au seul idéal humain de la Divinité, idéal de bonté, de Justice et d'amour. — « Mais qui vous dit que Dieu vous doive la justice, m'objectait un professeur, haut dignitaire ecclésiastique ? Dieu se doit à Lui-même d'être juste envers tous, telle était la seule réponse. Un Dieu injuste et cruel est une impossibilité morale : « Deus inversus Diabolus ».

Je crois en Dieu, mais ne pouvant le définir je me borne à le considérer, à l'adorer, comme étant l'unité d'essence, le Pôle divin de l'univers, le Principe premier, le Souverain Bien, digne de l'amour et de l'adoration des hommes, but suprême auquel il nous faut atteindre.

Je me rends compte d'ailleurs que toutes ces appellations ne sont que symboliques. Cette Réalité suprême, pour que nous puissions l'aimer, doit être sentie en nous comme une Réalité vivante et non comme un simple concept. Ensuite il ne nous faut pas la sentir ou la croire entièrement étrangère à notre nature, inassimilable d'aucune façon à notre esprit. Comment pourrions-nous aimer ce qui ne dit rien à notre esprit ?

Quand Jésus, résumant toute la loi et son propre message, disait : « Aimez Dieu par dessus toute chose et votre prochain comme vous-même pour l'amour de Dieu », il entendait par Dieu l'Unité fondamentale de la Vie, source de notre être. Il l'appelait du nom symbolique de Père. Et par le prochain, il sous-entendait cette même Vie, une et divine, mais fragmentée, multipliée en tous les êtres vivants, tandis qu'elle s'individualise en chaque être humain, en devenant consciente de soi, avec cette illusion propre à l'être humain d'être un soi séparé des autres. Cette Vie unique, à la fois transcendante et immanente dans la Création toute entière et individualisée au stade humain, nous fait donc frères aussi de tout ce qui est. Nul ne l'a mieux senti et exprimé que saint François d'Assise se disant le frère des êtres animés et inanimés. On me dira que puisque le Christ donnait le nom de Père à cette source unique de toute existence, c'est qu'il la reconnaissait comme un Dieu personnel. C'est oublier que Jésus ne parlait publiquement qu'en paraboles et que, s'il emploie ici le terme symbolique de « Père », c'est pour bien signifier notre procession divine, notre filiation réelle de l'Unité première et ineffable : car, alors qu'aucune filiation réelle ne peut exister, pour nos théologiens, entre la Nature de Dieu et la nature du monde créé, qu'un abîme sépare, pour les Pères Grecs au contraire, cet abîme était comblé par le Logos, intermédiaire entre l'Absolu transcendant et le Monde. Saint Paul, je l'ai dit, voyait dans le Logos, issu de Dieu, la première des créatures<sup>1</sup>. Pour saint Justin, martyr, le Logos était Dieu devenu temporel. Pour Origène, une créature, un second Dieu. Tandis que pour les docteurs latins, cette union entre Dieu et le Monde ne s'est faite que par l'incarnation du Logos en la personne de Jésus-Christ, pour les anciens Pères Grecs, le Logos s'était incarné dans le monde, dès sa création : « l'Agneau immolé dès la fondation du monde ». « Per quem omnia facta sunt », chante le Credo. Saint Théophile nous dit que Dieu a créé le monde avec sa Sagesse. Qu'est-ce donc que cette Sagesse, distincte de Dieu ?

Dans un article de la revue « Synthèses » (avril-mai 1956) consacré à « Franck Duquesne, héraut de Dieu », Julien Hermans, rendant compte du livre « Cosmos et Gloire », de cet auteur, livre préfacé par Paul Claudel, nous montre que l'auteur qui se pique d'une orthodoxie rigoureuse et d'une complète soumission à l'autorité romaine, proclame que, selon la tradition des Pères Grecs, cette Sagesse divine « n'est autre que l'Essence, la Nature — étoffe, teneur ou richesse — de Dieu, et que cette Sagesse incréée, éternelle, s'hypostasie dans le Verbe... le prologue de saint Jean nous apprend que tout ce qui est devenu (créé) était la Vie en Lui, le Verbe. Ainsi se trouve établie la filiation directe avec Dieu de toute la Création ». Il en résulterait que la Sagesse de Dieu est identique à la Vie unique du tout existant. Cette Vie unique, c'est l'Esprit Cosmique. Cet Esprit s'individualise en l'homme. Celui-ci, selon saint Paul, est cette trinité : l'Esprit, l'Âme et le Corps (Pneûma, Psuchê, Sôma), alors que le catéchisme nous réduit à la dualité de l'âme et du corps. Puisque nous sommes à la ressemblance de Dieu, notre trinité est à l'image de la Trinité divine. Celle-ci n'est pas une Trinité de personnes ne faisant qu'un seul Dieu personnel, ainsi qu'on nous l'enseigne, mais une Trinité de facultés, comme elles le sont en nous-même : soit la volonté, l'amour, l'intelligence, puissances manifestées dans le

---

<sup>1</sup> Saint Paul le dit : Monogénès. Un helléniste érudit nous dit qu'une mauvaise traduction a rendu le terme par « fils unique » alors qu'il signifie issu d'un seul Principe et non d'une Sisygie ou dualité mâle et femelle, comme toute autre créature.

Cosmos entier, de sorte que si la volonté est personnifiée symboliquement par le Père, l'intelligence par le Fils, le Saint-Esprit deviendra le lien d'amour qui unit le Père au Fils. Telle est, suivant la doctrine catholique, l'efflorescence suprême des Puissances qui devra s'épanouir en tous les êtres de la Création. Sans doute, les religions anciennes ont considéré autrement cette Trinité divine. Ils ont vu le microcosme ou le macrocosme comme étant le Fils, issu des 2 forces divines constructives, active et passive, qu'ils ont nommées le Père et la Mère, ou le Dieu et la Déesse, ou d'autres noms symboliques encore que j'ai dits. Il me semble voir dans ces diverses conceptions une déviation ou une incompréhension de la Révélation primitive qui aurait été faite au cœur de l'homme sur le plan spirituel (Paradis terrestre). Cette Révélation ne fut pas limitée, réservée historiquement au seul peuple Juif et ultérieurement au message Chrétien. Étant faite au cœur de l'homme, elle est universelle et l'on en retrouve universellement les traces dans toutes les grandes Écritures anciennes, tant dans celles de l'Inde, de l'Égypte, de la Perse, de la Chine que dans les Écritures Juive et Chrétienne<sup>1</sup>. La tradition ésotérique nous montre comment elle fut déformée dans les grandes religions qui nous en ont donné des aspects différents, souvent parallèles, mais le plus souvent contradictoires en apparence, en raison même de ces interprétations altérées et déformatrices.

Mais laissons là le jargon théologique, tournant le plus souvent à la pure logomachie, et sans trahir ni la tradition ésotérique, ni les enseignements de la science, tentons de résumer notre esquisse de l'univers par l'observation objective rationnelle et philosophique.

Pour la vision des Sages, l'Être c'est le Tout existant, visible et invisible, à la fois un et multiple. L'Unité transcendante de l'Être — ce que nous nommons l'Absolu — se manifeste comme dualité opposée de forces constructives dont le brassage forme l'Univers. La relation entre ces deux pôles opposés est la Vie, la Conscience. Tout univers naît et meurt, commence et finit. Leur succession, régie par la loi universelle de Cause à effet, est éternelle. Chez tous les peuples de l'antiquité — Égypte, Inde, Grèce — le symbole de cette totalité fut le serpent enroulé qui se mord la queue. L'orbe du serpent est le symbole de l'éternité, la tête et la queue du serpent qui se rejoignent figurent au contraire le temps de chaque Univers successif, son commencement et sa fin.

---

<sup>1</sup> C'est de cette Révélation primitive que procède l'universalité de la tradition ésotérique. De cette tradition un érudit et un savant de haute intuition écrit : « Une tradition archimillénaire, sans doute transmise par les civilisations lémurienne et Atlantéenne, a façonné la sagesse des grands empereurs chinois et des grands lamas. C'est elle qui s'est ensuite diffusée dans la Science Chaldéenne et dans l'hermétisme, puis dans les enseignements de Pythagore et de Platon, et dans celui des différentes écoles chrétiennes. Cette tradition a toujours rattaché les activités sociales et les conquêtes de la science matérielle à des symboles métaphysiques et cosmologiques qui s'expriment par exemple dans les « Tifinars » tamachèques, les « Sephiroths » de la Cabbale et les Nombres pythagoriciens ou platoniciens. Ce sont ces mêmes symboles qui devaient animer à l'origine les mots du langage usuel lui-même, les noms et les prénoms, en évoquant par le simple énoncé du Verbe l'ensemble des correspondances que le mot résume ou ébranle lorsqu'il est vraiment créateur ». R. Abellio ; « Vers un nouveau prophétisme ».

Peut-on trouver une raison à cette éternelle succession des Univers dans le temps ? L'Être dans son Unité ne peut se connaître au sens que nous attachons au mot de connaître. La connaissance de soi suppose un non-soi. L'intelligence (inter legere) implique pluralité et non unité.

Le Soi divin s'oppose donc un non-soi, l'Univers. Mais comme l'Être est un, l'Univers c'est l'Être Lui-même, c'est-à-dire le soi-divin unique réfléchi dans tous les êtres comme conscience de leur forme limitée. L'Univers devient ainsi comme le Miroir du Soi-divin ou encore comme la Matrice Universelle où peuvent se développer toutes les possibilités de la création.

Le Non-soi, l'univers Un et multiple, est donc le miroir en lequel se reflète périodiquement tous les germes que le jeu de l'intelligence éveille dans le Soi-divin. Il est, par le fait, cette connaissance graduelle que l'Être éternel acquiert de Lui-même par opposition à tous ses reflets finis, contingents et éphémères. Les univers successifs représentent donc les possibilités indéfinies de manifestations (ou créations) que l'Intelligence divine oppose au Soi-divin immuable.

L'Être est le Tout, avons-nous dit, et les Univers successifs sont régis par la grande Loi de causalité. Il en est de même pour chaque être, chaque chose, qui est l'effet produit par une cause antérieure. Mais l'Être ou le Tout lui-même est sans cause — car hors du tout, rien ne peut exister.

D'autre part, de l'Unité fondamentale de l'Être, résulte la Grande Loi d'analogie dans le multiple (l'Univers). Elle peut se traduire comme suit : Il est dans la nature du rosier de produire la rose ; il est dans la nature de l'animal de produire l'instinct et l'intelligence inconsciente. Il est dans la nature de l'homme de produire l'intelligence consciente de soi. Il est dans la nature de la Vie cosmique de produire tous les êtres que comporte l'évolution d'un univers déterminé ; il est dans la nature de l'Absolu de produire la suite indéfinie des Univers successifs. Le Tout est un, la Vie est une, mais telle est l'échelle hiérarchique de ses manifestations multiples.

Cette Vie une c'est l'Esprit, dont il est dit dans la Genèse « Spiritus ferebatur super aquas ». La Sagesse a interprété ce verset dans ce sens allégorique que toute la création a été conçue par l'Esprit Saint opérant dans le sein de la matière vierge, pour signifier les deux pôles opposés entre lesquels s'effectue la construction de l'Univers. Nous Avons vu comment cette vérité physique et métaphysique a été transposée et déformée dans le dogme théologique de la naissance virginale de Jésus et avons dit ce qu'il fallait en penser.

La manifestation de l'Esprit ou Intelligence cosmique est donc ce Pôle divin d'où jaillit périodiquement le flot puissant de la Vie créatrice dont nous parle Bergson, et que la Religion personnifie en le Seigneur (Logos), flot jaillisseur contenant en puissance toute la vie, la gloire future d'un Univers. Ce flot s'est fragmenté, subdivisé en toute la multiplicité des êtres et des choses, au cours du double mouvement alterné, issu des 2 pôles opposés ; un mouvement de descente dit involution ou création de la Matière et, le mouvement contraire, venant d'en bas, évolution progressive de la conscience dans les

formes de la Matière créée (catabase - anabase)<sup>1</sup>. Au cours de cette remontée l'Esprit éveille graduellement et successivement en la hiérarchie des règnes, la vie, la sensibilité, la motricité et, finalement, l'intelligence proprement dite, la soi-conscience en l'homme. Mais cette soi-conscience n'est encore que celle de son petit moi particulier que, dans son ignorance, l'homme croit séparé de l'Unité de la Vie cosmique, Platon nous dit que le Père a créé l'Univers avec l'âme (Esprit) et le Corps (matière) du monde et que l'âme est étendue sur le corps, en forme de croix. Ceci pour indiquer l'orientation opposée des forces. Il nous dit aussi que Dieu s'est enseveli dans le tombeau de la matière (Sôma-Sêma) et qu'il ressuscite en l'homme.

Quel est donc le but de l'évolution humaine ? C'est d'éveiller la conscience de chaque individu à la Conscience Cosmique. C'est dans sa propre conscience que doit s'éveiller en chacun cette Conscience Cosmique. Chaque homme doit percevoir en lui-même l'Unité de la Vie et de la conscience universelle et doit s'unifier à Elle, au point d'en devenir une expression parfaite, unique, originale. Au delà de la multiplicité des formes et de la diversité innombrable des apparences, la science proclame de nos jours l'unité de la matière.

Pareillement, au delà de la multiplicité et de la riche diversité des esprits, la conscience de chaque individu devra atteindre ou réaliser en lui-même cette Unité totalité de l'Esprit, Esprit-matière étant, répétons-le, les aspects corrélatifs et inséparables de la même Réalité manifestée.

La Soi-conscience, ainsi étendue en chacun de son moi particulier à l'Unité Cosmique représente alors effectivement Dieu manifeste en l'homme. C'est l'état d'Homme-Christ, l'état divin sur terre, but suprême de l'évolution humaine que les religions ont nommé libération, rédemption, Nirvâna, salut, etc.

Ceci nous apporte également la clé du problème du bien et du mal. La notion théologique du « péché », considéré comme une offense faite à Dieu — comme si nos actes pouvaient réellement offenser Dieu, atteindre Dieu, cette notion puérile a altéré la vraie notion du bien et du mal. Ce n'est jamais un Dieu offensé, irrité ou vengeur, qui punit l'homme. C'est contre lui-même que l'homme pêche et c'est la loi de la nature qui le frappe lorsque par des actes mauvais il se détourne de son but et s'éloigne de ce Pôle divin qui est l'Alpha et l'Oméga de toute la création. L'homme se punit lui-même, car il se soumet alors, par son action, au jeu infallible de la justice naturelle qui ajuste et équilibre toujours l'effet à sa cause. Le petit enfant qui se brûle en mettant sa main sur le feu, n'est pas puni par un Dieu offensé et cruel, mais parce qu'il a méconnu, dans son ignorance, une loi de la Nature. Il doit donc apprendre par la souffrance douloureuse qui suit cette

---

<sup>1</sup> On sait que la science substitue à la notion de matière celle de l'énergie. Mais cette énergie n'est pas quelque chose de simple : c'est un complexe formidable dont la synthèse semble reculer de jour en jour avec les progrès incessants de la physique nucléaire. Autrement dit c'est la métaphysique, tant honnie jadis, qui devient aujourd'hui objet de science. A la physique de la quantité (matière) se superpose de plus en plus la métaphysique de la qualité (évolution de l'esprit).

transgression que la loi existe, impersonnelle, et qu'elle ignore la cruauté aussi bien que la pitié.

Ainsi en est-il de toutes les actions humaines, bonnes ou mauvaises, sur le plan moral comme sur le plan physique. Nos actes sont toujours inéluctablement suivis de leurs conséquences adéquates. Cette conséquence peut être précipitée ou retardée, mais tôt ou tard l'équilibre se rétablit infailliblement<sup>1</sup>. C'est donc l'expérience qui nous apprend, fût-ce à nos dépens, la vraie nature du bien et du mal. Leur définition dès lors s'ensuit logiquement. Le bien c'est tout ce qui favorise l'ascension humaine, toute activité qui apparaît en conformité avec le but de la vie et nous mène dans cette direction : le mal, ce qui au contraire nous en éloigne, tout ce qui est pour nous une cause de régression sur la voie. Bien et mal sont donc des notions relatives à l'homme seulement, car pour Dieu tout est bien, tout devant servir et nous mener finalement, fût-ce par la souffrance, au Bien suprême. Voilà pourquoi dans nombre de religions, Dieu est considéré, en dernière analyse, comme l'auteur du bien et du mal lui-même, le bien ne pouvant exister sans le mal, et rien n'étant mal en soi, du point de vue absolu. « Je suis les dés du tricheur », est-il dit du Seigneur, dans un livre sacré de l'Inde antique. « Et ne nos inducas in tentationem » implorons-nous dans le Pater. Les théologies ont au contraire personnifié en Divinités opposées ces forces du bien et du mal. Mais tandis que, suivant la théologie catholique, il y a irréductibilité absolue, rupture définitive entre Dieu et Satan, dans le Mazdéisme au contraire (d'où procéda le Manichéisme) le Dieu du mal Ahriman se réconcilie, à la fin des temps, avec Ahura-Mazda, le Dieu du bien, ce qui est bien plus conforme à l'idée philosophique que bien et mal sont finalement dépassés, transcendés, pour arriver au but suprême, l'Unité, à laquelle ils auront l'un et l'autre servi de voies d'accès.

Le leitmotiv de notre époque est que le Monde est absurde et que l'humanité est irrémédiablement mauvaise. La littérature noire accuse suffisamment de nos jours cette vision pessimiste des choses, laquelle, inspirée par nos malheurs et le spectacle écœurant de la perversité humaine, et de cet égoïsme féroce que suscite partout la rivalité des intérêts des classes et des races, n'est pourtant que le fruit de notre propre aveuglement. L'homme contemporain, absorbé par les soucis de l'immédiat ne semble plus capable de voir, dans l'ordre universel et les merveilles de la Nature, le plan divin de l'Intelligence, et il conclut à l'absurdité du Monde. Il ne peut nier pourtant sa propre intelligence, que lui démontrent chaque jour les progrès renversants de la science. Or l'intelligence ne peut naître de l'inintelligence. Si l'intelligence apparaît dans le monde, c'est qu'elle procède soit d'un monde distinct de l'intelligence existant sur un plan supérieur, et qui la lui communique, soit qu'elle existe en puissance dans notre monde même, issu d'un monde précédent qui la possédait. Rien ne se crée de rien : C'est l'intelligence de l'homme qui

---

<sup>1</sup> La fausse notion du péché apparaît ici. J'ai conscience des fautes que j'ai commises, causées par ma faiblesse et mon imperfection, mais je n'ai pas l'orgueilleuse prétention de croire que j'attente ainsi à la majesté divine, ni que Dieu puisse s'en tenir pour offensé, n'ayant jamais rien voulu de tel. Dieu pardonne toujours, mais les lois de la nature, adéquates à toute chose, rétablissant un équilibre rompu par nous, et sont la justice de Dieu.

nous prouve le plan divin du Cosmos. Mais ce plan est immanent au Cosmos lui-même, comme est immanente l'intelligence de l'homme dans le petit enfant qui vient de naître.

D'autre part, comment l'homme pourrait-il être bon, comment pourrait-il résister à ses passions inférieures, à son égoïsme grossier, s'il ne reconnaît comme lui-même que son « moi » temporel, c'est-à-dire une âme humano-animale, entièrement axée sur cette terre, orientée sur le pôle des forces telluriques, égoïstes et instinctives, et s'il ne perçoit en même temps l'appel d'une âme supérieure en lui, orientée sur son pôle divin, son propre Esprit, Étincelle de la Flamme divine, et de même nature que son Père ? Là seulement réside l'espoir pour l'homme, la certitude d'un meilleur destin, à venir. Mais ne nous illusionnons pas. Cette destinée suprême, nous pouvons la manquer. La Sagesse nous enseigne que les « âmes perdues » existent. Non pas qu'aucun être humain puisse jamais subir une damnation éternelle, infligée par quelque monstrueux autocrate divin, mais il existe des êtres qui, par leur propre volonté perverse, ont rompu tout lien avec leur âme, c'est-à-dire avec leur nature spirituelle. Obstins dans le mal pour le mal, s'étant identifiés avec la méchanceté, la cruauté, la perversité, étant devenus les agents conscients de la Haine, ils ont effectué en eux-mêmes cette rupture définitive et sans retour possible : ils ont déserté le grand courant évolutif de la Vie qui nous porte au sommet. Réduits désormais à n'être que leur moi terrestre perversi, avec un mental orgueilleux détaché de sa source lumineuse, ils marchent inéluctablement vers la désagrégation douloureuse, vers l'annihilation finale.

De tels êtres existent, hélas ! Peut-être n'en avons-nous que trop vus, à notre époque catastrophique, de ces tyrans sanguinaires, de ces brutes sans âme, agissant en pleine conscience de leur méchanceté satanique, et pour lesquelles les horreurs de cette marche vers l'annihilation sont le destin maudit, le destin final.

Mais je me rends compte de l'erreur que je commets en prétendant à l'exégèse des dogmes. Du point de vue du croyant, c'est perdre son temps que de chercher des solutions autres que celles que nous fournit l'Église. je me rends compte, Monsieur, un peu tardivement penserez-vous, que, selon votre concept de la foi et de la Vérité, il est mille fois préférable pour sa sécurité personnelle de s'absorber dans les nuées de la logomachie théologique, laquelle paraît profonde dans la proportion même de son absurdité littérale, que de tenter, comme je le fais, de ramener les problèmes religieux en les éclairant par la tradition ésotérique, dans des bornes et un sens interprétatif accessibles à l'homme. Le bon catholique préférera toujours joindre les mains et adorer en silence les mystères du Père, du Fils et du Saint-Esprit, mystères que des tentatives d'explication ou de compréhension ne peuvent, à ses yeux, que travestir et trahir. C'est un fait, dans ces conditions, que les mots que le croyant emploie ne sont plus que des mots et n'ont plus de sens pour notre entendement. C'est un fait aussi que, pour celui qui, inversement, est sorti depuis un temps de cette atmosphère enveloppante de la foi confiante et aveugle, il devient impossible de comprendre comment le langage théologique peut encore être considéré autrement que comme une vaine et creuse piperie de mots tabous. C'est là, jugerez-vous peut-être, la juste punition du ciel et la preuve que le démon en personne a réussi ce miracle de jeter un voile trompeur sur les yeux de qui n'a pas voulu, même sans orgueil, abandonner cette bouée de sauvetage de la raison et du simple bon sens.

Mais il importe de conclure ce trop long résumé d'une trop courte étude sur des sujets qui demanderaient de substantiels développements, et devraient être traités par des hommes autrement avertis et compétents que je ne suis.

Si le véritable règne de l'Esprit doit s'affirmer bientôt et s'élever progressivement sur le monde pour y projeter sa lumière salvatrice, il substituera alors aux divers exotérismes qui prévalent encore — autrement dit aux religions sectaires qui font dépendre le salut éternel de leurs fidèles de la foi à leurs formules littérales, de l'observation de rites extérieurs, de la réception ponctuelle de leurs sacrements — la vérité universelle de l'ésotérisme religieux. Celui-ci, sortant finalement de l'ombre où il se cantonnait, apprendra à chacun que tout ce formalisme extérieur, décrété obligatoire, est en réalité secondaire, et en un certain sens superfétatoire, que la croyance à sa nécessité pour le salut est superstitieuse<sup>1</sup>, et que la vraie libération de l'homme dépend uniquement de sa purification intérieure préalable, cette purification amenant automatiquement son ascension spirituelle, laquelle, seule, lui permettra, par une initiation de l'âme, de percevoir au plus profond de lui-même son propre Régent intérieur, son Moi divin, non plus cette créature falote, le moi de ses désirs changeants, mais leur Maître éternel, notre vrai Créateur dans le temps.

Et c'est ainsi qu'après avoir chevauché dans tous les temps, dans tous les lieux, à travers des formes multiples, objectivations de ses désirs éphémères — formes évanescences, illusoire, avec lesquelles chacun de nous s'est sans cesse identifié — l'Homme, tout homme, aborde finalement à l'autre rive, touche au port éternel, atteint à la Lumière. Tel est l'enseignement de la Théosophie universelle.

## V. — L'UNITÉ ESSENTIELLE DE L'ÊTRE ET L'ERREUR PANTHÉISTE.

Le Catholicisme romain, comme tout exotérisme religieux d'ailleurs, ne pourra que rejeter la tradition ésotérique qu'il jugera n'être qu'une forme du panthéisme naturaliste.

Frithjof Schuon, dans un livre suggestif sur les différences qui opposent l'ésotérisme aux divers exotérismes religieux<sup>2</sup>, nous signale quelques-unes de ces Vérités ésotériques qui demeurent obscures aux yeux des religions traditionnelles, parce que non seulement elles sortent du cadre de nos raisonnements, mais de celui qui circonscrit principalement toute perspective religieuse au salut de ses fidèles. Il cite notamment l'identité essentielle du Non-être et de l'Être cosmique<sup>3</sup>, autrement dit du Principe divin et de sa Manifestation universelle, l'impersonnalité divine du Premier transcendant le Dieu personnel manifesté dans l'Univers. « Le point de vue exotérique », nous dit l'auteur, « ne peut comprendre la transcendance de la suprême impersonnalité divine dont Dieu est l'Affirmation personnelle », ne pouvant comprendre que l'impersonnalité divine n'est pas « une privation mais au contraire une absolue plénitude et illimitation qui n'est déterminée par rien, même par Elle-même ». C'est au contraire la personnalité, le Moi divin, c'est-à-dire

---

<sup>1</sup> Une des chaînes qui entravent notre libération, nous enseigne le Bouddhisme.

<sup>2</sup> « De l'unité transcendante des religions », par Frithjof Schuon (Gallimard N.R.F., 1948).

<sup>3</sup> Peut-être serait-il moins équivoque de dire, de l'Être et de l'Existence, celle-ci considérée comme manifestation cyclique de l'Être éternel.

l'Absolu de l'Être se personnifiant, se limitant dans une Forme universelle — son Univers — qui implique une « détermination privative », d'où l'idée du sacrifice divin accompli à l'aurore de la création, idée que l'on retrouve dans toutes les religions antiques.

Lorsque Dieu dit dans la Bible : « Ego sum qui sum », cet Ego n'est donc pas seulement le Moi divin, limité par sa personnalité cosmique, c'est-à-dire par son incarnation dans un Univers, ou dans un homme, déterminé, c'est aussi cet Illimité, cet Impersonnel, que, par antinomie avec le Dieu de l'Univers, la Gnose ou Sagesse ésotérique nommait le Non-Être ou l'impersonnalité éternelle de l'Essence unique. Pour parler plus rigoureusement, remarque l'auteur, l'Absolu n'est ni personnel, ni impersonnel : c'est plutôt supra-personnel qu'il faudrait dire.

Il nous dit encore qu'il ne faut pas confondre l'identité essentielle entre l'Infini et le Fini, entre l'Absolu et le Tout manifesté de l'Univers, avec leur identité substantielle, ce qui est à proprement parler l'erreur panthéiste. L'Absolu est l'Essence de tout, puisqu'il y a unité d'essence. Mais la substance du tout n'est pas identique à l'Absolu, parce que la substance-une de l'Univers n'est qu'une modalité cyclique, temporelle, manvantarique de l'Éternel Absolu.

« Si Dieu », nous dit l'auteur, « est conçu comme l'Unité primordiale, c'est-à-dire comme l'Essence pure, rien ne saurait lui être substantiellement identique ; mais en qualifiant de panthéiste la conception de l'identité essentielle, on nie du même coup la relativité des choses et on leur attribue une réalité autonome par rapport à l'Être ou à l'Existence, comme s'il pouvait y avoir deux réalités essentiellement distinctes, ou deux Unités ou Unicités<sup>1</sup>. C'est ce qu'affirmait aussi un théosophe allemand, le Dr F. Hartmann, en disant : « Dieu est tout, mais tout n'est pas Dieu parce que tout n'a pas conscience de sa nature divine ». Dieu est Tout, parce que tout être, toute chose, est une modalité contingente, éphémère, de sa Nature éternelle. Mais Dieu ne peut être opposé au Tout parce que en dehors du Tout, rien ne peut exister. Le salut de l'homme est donc de découvrir en soi son identité essentielle avec le Tout et il ne peut y arriver qu'en dépassant, en transcendant, son « moi », ce vêtement périodique et changeant qui l'illusionne et lui cache sa vraie nature.

Que conclure ? Nous savons tous peu de chose de science personnelle. Nous allons tous, ahanant vers la Vérité ! Mais nous pouvons tous, j'imagine, cultiver la charité, pratiquer, sans trahir nos convictions intimes et sans être insincère à nous-même, l'amour du prochain, et communier dans l'union des « hommes de bonne volonté », sans distinction de races, de classes ou de croyances. Ce n'est pas ce qu'il croit qui fait la vraie valeur de l'homme : c'est ce qu'il est et ce qu'il fait.

Tel me paraît être aussi le sens de la vraie Église catholique, réellement universelle, telle que l'a voulue le Christ, et dont il a dit, sans vouloir dissocier la croyance de l'action ; celui qui y croira sera sauvé ». Il sera sauvé, parce qu'il aura retrouvé le chemin de l'Unité.

---

<sup>1</sup> Op. cit., p. 55.

## II RELIGION ET CIVILISATION MONDIALE

Si loin que le sujet m'ait entraîné, Monsieur, alors que ma pensée première n'envisageait qu'une brève réponse à votre livre, il me faut envisager maintenant les répercussions profondes qu'entraînerait, à mon sens, une généralisation de l'ésotérisme religieux venant, je ne dirai pas se substituer à la religion traditionnelle, mais permettre de jeter un pont entre deux adversaires que sépare un conflit, aujourd'hui plus aigu que jamais. Les adversaires en présence sont les partisans du théocentrisme, d'une part, et ceux de l'anthropocentrisme, matérialiste et athée, de l'autre. Vous reconnaissez vous-même l'extrême gravité de ce conflit, du fait de la substitution aujourd'hui de l'athéisme positif, autrement dit de l'humanisme athée, à l'ancien athéisme négatif des temps passés. « Depuis la fin du siècle dernier », écrivez-vous, « il ne s'agirait pas tant de nier Dieu que d'affirmer l'homme. » Certes, si vous réduisez l'homme à n'être rien de plus que son « moi » éphémère et misérable, la prétention de l'humanisme de substituer l'homme à Dieu serait d'une extravagance absurde, une pure folie. Mais s'il est en chaque être humain, un élément divin, caché, qui est l'homme vrai, alors qui ne voit qu'il ne s'agit plus d'opposer l'homme à Dieu ou Dieu à l'homme, puisque en prenant conscience de son Principe divin, l'homme rejoint Dieu sur le même sommet, l'Unité de l'Être. Chaque homme apparaît alors comme une hypostase de l'Unité, l'idée divine en quelque sorte de Lui-même et comme le prototype original de sa perfection finale.

L'Homme et Dieu ne sont plus qu'Un. Tel est, ai-je dit, l'enseignement de la Théosophie universelle, la Religion de l'Esprit.

Dans la conjoncture actuelle, quel serait donc l'effet qu'un tel élargissement de la Conscience religieuse serait susceptible de produire sur les élites humaines ? Et en particulier sur l'avenir de la civilisation, et plus précisément encore, sur l'avenir de l'Europe elle-même, puisqu'il est entendu que c'est en Europe que cette civilisation s'est formée au cours des siècles et qu'elle y a rayonné son plus vif éclat ?

L'Europe, nous dit le grand Européen Gonzague de Reynold, dont on vient de fêter le 75<sup>e</sup> anniversaire, représente la synthèse de trois mondes. Elle est en effet le produit de la fusion et de l'épuration du monde romain et du monde barbare dans le creuset Chrétien. Mais plutôt que de synthèse ne conviendrait-il pas de parler ici de syncrétisme ? Le déroulement de l'Histoire européenne nous offre l'image d'une symbiose où ces trois éléments se mélangent, se combinent plus ou moins, mais sans se confondre pourtant, c'est-à-dire sans qu'aucun d'eux ne perde complètement sa caractéristique spécifique, autrement dit sans parvenir à s'intégrer, à s'unifier, en une synthèse supérieure et parfaite. Bien loin de là, en effet, car si nous jetons un rapide coup d'œil sur les dix-neuf siècles de cette Histoire, nous devons constater que sur un fond de législation et d'institutions juridiques d'inspiration romaine, les mœurs, les coutumes, sont demeurées étrangement barbares, recouvertes seulement d'un vernis chrétien, celui-ci éclatant d'ailleurs au moindre choc. L'Histoire de l'Europe, en effet, c'est la trouble histoire des ambitions rivales et des guerres incessantes entre ses populations mélangées, c'est aussi celle de ses disputes et persécutions religieuses. Convertir ou massacrer les hérétiques, les dépouiller

de leurs biens, tel fut, durant des siècles, le souci constant de l'Église elle-même, déléguant ses pouvoirs au bras séculier. Le Christ certes n'en agissait pas ainsi. Sa bonté, sa compassion, ne se limitait pas à ses fidèles seulement. Il ne repoussa ni le Samaritain, ni la Cananéenne, ni le Centurion romain, c'est-à-dire l'hérétique et le païen. Il proclama sa loi d'amour et de pardon des offenses, même à l'égard des ennemis. Nous constatons néanmoins qu'aucune période de l'Histoire Chrétienne ne fut exempte de sang versé, de sang souvent versé, hélas ! au nom du Christ et si c'est au nom du Christ qu'on le versa, ce fut plus souvent celui d'autrui, que l'on crut méritoire de répandre, que le sien propre, le sang fécond des Martyrs !

N'est-ce pas là toute l'Histoire sanglante de l'Inquisition et des guerres de religions ?

Aujourd'hui encore, en notre civilisation prétendument Chrétienne, ne voyons-nous pas fermenter, bouillonner, dans tous les milieux sociaux de notre pitoyable Europe, ces haines de classes, de races, de religions, de nationalités, avec leurs injustes préventions, leurs incompréhensions mutuelles et les antagonismes qui s'ensuivent nécessairement, empêchant ses peuples de concilier leurs intérêts divergents et de s'unir pour une collaboration utile et féconde ? Une telle civilisation ne peut à aucune titre se parer du nom de Chrétienne et ce n'est pas le baptême de ses enfants — ni a fortiori le baptême du sang qu'elle a subi — qui peut lui conférer ce titre.

Quoiqu'il en soit, au sein même de cette barbarie européenne, où, durant tant de siècles, les populations juxtaposées se sont entrechoquées, assaillies, s'efforçant, sans répit, par des luttes sanglantes, de s'accroître, de dominer les autres, de les conquérir, une loi s'est vérifiée sans cesse qui nous montre que, depuis les débuts de l'Histoire du Monde, chaque peuple, chaque groupement humain, chaque civilisation, subit à son tour les phases d'un même cycle de croissance, d'épanouissement et de déclin. Comme les individus eux-mêmes, les collectivités possèdent une quantité limitée d'énergie et de vitalité formant cycle : elles naissent, grandissent, s'épanouissent en une apogée, puis suivent le chemin inverse du déclin, de la décrépitude et de la mort. Et si nous envisageons cette loi d'alternance, comme applicable à l'Europe entière considérée comme un tout vivant, nous serions bien tentés, à juger des symptômes de sa décomposition actuelle, de prévoir pour elle une fin tragique et prochaine. En effet, au lendemain des deux guerres mondiales qui l'ont décimée, amputée de sa jeunesse la plus méritante, et laissée comme exsangue, nous voyons cette Europe, affaiblie, alanguie, déplorablement livrée à l'anarchie des partis, et incapable, en dépit de toutes les bonnes volontés qui s'y attellent, de coordonner ses institutions, d'unifier ses efforts, de mettre en commun ses ressources, pour résister aux forces terribles qui la menacent, tant à celles qui l'enserrent du dehors qu'à celles qui la désagrègent du dedans. Et ces dernières, cette fermentation qui la travaille intérieurement, est peut-être encore l'indice le plus significatif de sa déchéance et de la fatalité de son destin final, car elle en souligne bien la cause qui est la perte de dynamisme, d'énergie, de vitalité, qui la caractérise et qui, à brève échéance, semble devoir la livrer, pieds et poings liés, entre les mains de ses puissants voisins de l'Est ou de l'Ouest.

Bien entendu, des vues aussi pessimistes et déprimantes sont rejetées a priori par la foi des croyants. L'avenir même de la civilisation Chrétienne est lié, selon eux, au salut de l'Europe. Formée dans le creuset Chrétien, l'Europe leur paraît ne pouvoir périr en raison

de la communauté de foi qui relie, dans leur profondeur, tous les peuples qui la composent, en dépit des haines vivaces, des disputes théologiques, des querelles intestines, des rivalités et divisions de surface qui la déchirent. Il leur semble que le triomphe du Christianisme lui-même soit conditionné par une résurrection et une unification de l'Europe Chrétienne<sup>1</sup>.

Ceci est manifestement une vision de foi plutôt qu'une déduction de l'esprit, basée sur l'observation. La Chrétienté représentait cette unité sur le plan religieux du moins au Moyen Age, époque où la foi était vivace au fond des âmes et formait réellement le ressort spirituel de la vie de chacun. Mais aujourd'hui il n'en est, de toute évidence, plus ainsi.

Même au sein des milieux dits religieux, devenus aujourd'hui minoritaires, c'est apparemment chez un grand nombre de fidèles, bien plus le conformisme, la tradition des ancêtres, le milieu d'éducation familial et social, en d'autres termes l'ambiance, les habitudes, la bienséance et les convenances, qui règlent la conduite et dictent les attitudes, que la sincérité d'une conviction personnelle, profonde et réfléchie. Supprimez la crainte, combien en restera-t-il qui continueront à fréquenter les églises et à suivre régulièrement les pratiques de leur religion ?

Mais peut-être m'aventurai-je ici imprudemment dans le domaine toujours inviolable et secret des consciences. Par contre, deux ordres de faits généraux s'imposent clairement à notre observation : deux ordres de faits en étroite corrélation ou correspondance réciproque, mais sans que l'on puisse préciser exactement lequel est la cause, lequel est l'effet, de l'autre ; ou si leur opposition ne tient pas à la nature même des esprits, à leur texture différente, où s'ils sont au contraire le résultat des seules contingences extérieures, milieu familial ou social, éducation, tradition, etc.; ou enfin s'ils ne sont pas, comme l'affirme l'Eglise, dépendant seulement de la conscience morale des individus, de leur réceptivité à la grâce divine, venant suppléer à la déchéance originelle de l'homme.

Quoiqu'il en soit, ces deux ordres de faits sont, d'une part, la poussée de la vague matérialiste qui submerge le monde et semble avoir envahi tous les milieux sociaux ; de l'autre, le fait concomitant de la déchristianisation des masses, qui s'est pareillement infiltrée et répandue partout. La vague matérialiste a été propagée sur le plan idéologique par la science dite positiviste et le communisme Marxiste. Quant à la déchristianisation des masses, elle a été constatée et déplorée par tous les évêques du monde et contre elle s'efforcent de réagir, de lutter, toutes les œuvres de prosélytisme et de propagande Chrétienne.

J'ai dit que la civilisation de l'Europe avait été le résultat d'une union, très imparfaite d'ailleurs, de milieux ethniques différents, trouvant un centre spirituel commun dans la culture gréco-latine alliée à la foi catholique et transformée par elle. Aujourd'hui, on ne pourrait plus trouver dans les seuls éléments de cette formation le lien suffisant pour unir fermement dans une civilisation commune, les nations toujours rivales et hostiles de notre

---

<sup>1</sup> Livre d'or édité à l'occasion du 75<sup>e</sup> anniversaire de Gonzague de Reynold et consacré à son œuvre : « *La formation de l'Europe* ».

continent. Je dis que ces éléments de formation ancienne ne suffisent plus. Tout d'abord en effet notre vision du monde s'est transformée, considérablement élargie, et si la culture Gréco-latine a conservé à nos yeux tout le prestige d'un merveilleux passé, elle a perdu ce monopole, cette situation unique, qu'elle possédait jadis, notre vie s'étant aujourd'hui agrandie, notre science infiniment accrue, notre horizon étendu dans le temps et dans l'espace, nous mettant en présence et en contact, dans le monde entier, avec d'autres modes, d'autres formes d'art, de vie et de pensée.

Quant à la religion Chrétienne elle-même, du fait qu'elle a franchi les Océans, pénétré les Amériques et essaimé sur les autres continents, il semblerait que cette extension même ait été obtenue au détriment de son intensité chez nous ; et si l'on m'oppose la recrudescence de ferveur religieuse que l'on constate indiscutablement de nos jours dans les milieux principalement catholiques, milieux minoritaires, je l'ai dit, impressionnés par les événements tragiques que nous avons vécus et particulièrement sensibles aux efforts de propagande déployés partout pour récupérer les âmes, on ne constate pas néanmoins que tous ces efforts réunis réussissent à endiguer sérieusement le flot montant du matérialisme athée, la vague généralisée d'incroyance et d'indifférence religieuse qui semble avoir conquis les faveurs populaires. On peut le déplorer amèrement, on doit le constater.

L'expérience de la vie et les leçons de l'Histoire nous montrent que, ainsi que je l'ai dit, tout comme les individus et les familles, les nations, les civilisations, les religions, ont leur destin particulier. Les Hindous nomment « Karma » ce déterminisme du destin qui n'est, pour eux, qu'une application, dans le domaine moral comme sur le plan matériel, de la loi universelle de cause à effet.

Soit, dira-t-on. Mais le destin du Christianisme n'est-il pas hors série ? Ne relèvent-il pas d'une promesse divine ? Mais encore, qu'entend-on par là ? Peut-on prétendre qu'en tout état de cause un miracle viendrait empêcher la société Chrétienne de recueillir le fruit naturel d'un mauvais usage de sa liberté ? L'Europe dite Chrétienne a été infidèle aux lois d'amour et de pardon proclamées par le Maître Chrétien. Comment ne paierait-elle pas sur le plan humain le tribut de ses crimes et du sang versé durant les 2.000 ans de son Histoire ? Si la Justice divine s'exerce par les lois infaillibles de la Nature, par quelle exception à ces lois, par quel miracle de la partialité divine, les Sodome et les Gomorre modernes prétendraient-elles récolter d'autre moisson que celle que leur ont préparée leurs propres semences ? Aujourd'hui, plus encore que le destin de l'Humanité entière, menacée de destruction par les armes nucléaires, c'est le sort de l'Europe qui est en péril, de l'Europe exposée à succomber sous les coups des barbares, en un crépuscule tragique qui marquerait pour elle la fin de son indépendance, la fin de sa liberté, tant spirituelle que matérielle. De deux choses, l'une, en effet : ou bien cette Europe, réussissant à cimenter son unité, récupérera une vitalité suffisante pour résister aux forces de désagrégation qui la minent et verra ainsi une aube nouvelle se lever pour elle à l'horizon, ou bien, écartelée, divisée plus que jamais, elle mourra de sa propre déchéance et

première victime d'une nouvelle catastrophe mondiale. L'énigme de demain demeure scellée à nos yeux<sup>1</sup>.

Quoiqu'il en soit, si cette unification de l'Europe peut être réalisée, sous quelque forme organique d'ailleurs que ce soit, il ne nous paraît pas qu'elle puisse l'être sur la base spirituelle commune des anciennes valeurs religieuses, telles du moins qu'elles furent interprétées dans l'enfance de l'âge chrétien. Le temps est irréversible et le Christianisme lui-même a atteint l'âge adulte. Dès lors, on ne voit pas que la foi naïve et fervente de l'âge primitif et du Moyen Age, foi aveugle en une compréhension littérale et puérile du haut symbolisme évangélique, puisse renaître aujourd'hui au point de servir encore de lien, de ciment spirituel, à l'ensemble d'un monde unifié. Ceci n'implique aucunement que la vague matérialiste qui déferle doive tout emporter des anciennes valeurs religieuses pour nous mener vers un néant spirituel, signe inéluctable de ruine et de mort : car la ruine des valeurs spirituelles est la mort certaine de toute civilisation, le retour brutal au règne de la bête humaine. Non, ce qui nous permet, malgré tout, de conserver aujourd'hui notre espoir, c'est le fait que dans cette Europe, livrée présentement au désordre des esprits et à l'anarchie internationale, et où la déchristianisation des masses, fruit du matérialisme de sa pensée, est, nous l'avons dit, un fait avéré, une réaction très nette s'est pourtant fortement dessinée au sein même des élites. Et si cette réaction s'est incontestablement traduite, en partie, par un renouveau des anciennes croyances — ce dont témoigne l'affluence accrue que l'on observe dans nos églises — chez la partie la plus éclairée de cette élite au contraire, elle s'est manifestée par un élargissement de la pensée, par un épanouissement spirituel qui transcende la lettre étroite des textes scripturaires pour rejoindre la sagesse d'une interprétation symbolique et plus rationnelle du dogme chrétien.

Il est constant en effet que, de nos jours, chez la meilleure partie de cette élite, l'étude de l'astronomie, de la Cosmogonie et le progrès des sciences en général, la connaissance approfondie de l'Histoire et de nos origines, les travaux d'exégèse, les recherches sur les arcanes du haut mysticisme et le parallélisme des religions comparées, les traditions millénaires mieux connues de l'ésotérisme oriental et occidental, que toutes ces raisons, dis-je, agissant conjointement, ont aiguillé un nombre croissant d'esprits chercheurs vers une synthèse universaliste de la Religion, autrement dit vers un catholicisme de l'Esprit (catholique veut dire universel) qui transcende la lettre divergente des religions pour intégrer leur substance spirituelle dans une conception unitaire et synthétique de Dieu, de l'univers et de l'homme. Dégagées de leurs erreurs et par la vérité supérieure qu'elles nous apportent, les grandes religions du passé apparaissent moins désormais comme contradictoire que comme possédant chacune une valeur complémentaire. Les grands mystiques de tous les temps ont toujours perçu intuitivement cette synthèse unitaire et, de nos jours, plus nombreux qu'on ne croit sont ceux qui ont pu libérer leurs croyances des contraintes de la peur, de cette peur que faisaient peser sur les cerveaux et la conscience de leurs adeptes les clergés de toutes les religions. Par un affinement, une purification de

---

<sup>1</sup> Remarquons ici que la chute du stalinisme en Russie, et son remplacement par la dictature collégiale semblent éloigner cette éventualité catastrophique. Mais, d'autre part, l'affaiblissement du régime et la désorganisation qui en résulterait, n'augmenteraient-ils pas le danger d'un coup de tête de ce pays, d'un appel à la violence ?

l'esprit et du cœur, ils réussissent alors à atteindre cette zone de lumière où se détache derrière la formule des dogmes et des mythes irrationnels, devenus impensables, le pur joyau qui s'y trouve enfermé, comme est enclose la perle précieuse sous l'écaille grossière qui la recouvre et la protège. Tel fut en effet le rôle symbolique des mythes religieux protecteurs de leur véritable sens spirituel.

Ce n'est donc pas seulement — ainsi qu'on le croit généralement — sur le seul plan matériel, politique, économique et social, mais aussi et surtout sur le plan philosophique et religieux, que l'esprit humain doit aujourd'hui reculer ses bornes étroites, élargir ses anciennes limites. Il doit dépasser les particularismes sectaires, s'efforcer d'en harmoniser les divergences de pensée, les oppositions d'intérêts, et ne peut y parvenir qu'en s'orientant vers l'universel, le mondial. Pour les concilier dans une juste mesure, il doit discriminer dans les diverses confessions leur part respective de vérité et d'erreur et ne peut le faire qu'en les rapportant à un plan supérieur auquel elles doivent demeurer subordonnées. Aujourd'hui que la vie est devenue internationale, du fait de la multiplicité des rapports, de la facilité et de la rapidité des communications, et que l'interdépendance des peuples, la répercussion universelle des événements, se constatent chaque jour davantage, de même que les xénophobies nationalistes sont nécessairement dépassées, jugées périmées, de même les sectarismes, les exclusivismes religieux, doivent l'être également. Pareils sont les besoins essentiels, matériels et spirituels, de tous les hommes. Malgré les obstacles que les routines, les préjugés, les intérêts lui opposent, rien ne peut arrêter l'humanité dans sa marche ascendante, progressive, vers l'unité d'une organisation et d'un ordre planétaires. Et de même que la science reconnaît de nos jours l'unité de la matière, en dépit de l'innombrable diversité des structures et des formes qu'elle est susceptible de revêtir, de même il n'est pas déraisonnable de penser qu'elle se verra un jour prochain obligée de reconnaître la vérité de l'unité du principe corrélatif à la Matière, la Conscience ou l'Esprit, en dépit de la germination pareillement innombrable des formes de conscience particulières, en lesquelles cet Esprit unique — le Verbe créateur — s'est fragmenté en se voilant. Car notre conscience n'est rien d'autre que l'Esprit cosmique lui-même, limité et voilé dans l'obscurité de la forme humaine, et notre cerveau est cette caverne sur les murs de laquelle, nous dit Platon, se profilent les ombres du Réel. Mais j'entends ici les clameurs que ne manqueront pas d'élever de concert, tant les sceptiques que les croyants. Les croyants, indignés, me reprocheront avec véhémence de méconnaître le caractère transcendant du Christianisme. Cette transcendance, je ne la nie pas, mais la conçois d'une autre manière. Pour l'ésotériste en effet, ce qui est transcendant dans le Christianisme, comme en toute grande religion ou philosophie religieuse, c'est cela qui peut être intégré dans la Religion universelle de l'Humanité. Echappe au contraire à cette transcendance, ce qui, emprisonné dans les cadres étroits de notre mental raisonneur et empirique, ne peut rentrer dans la grande synthèse entrevue, autrement dit ce qui du fait d'un esprit systématiquement ergoteur, bigot et prévenu, se plait à opposer de façon agressive les religions les unes aux autres, paralysant ainsi, a priori toute vision, toute intuition supérieure de l'unité. J'y reviendrai.

« Sophisme ! » proclament mes contradicteurs. « Les faits vous donnent tort. A votre internationalisme politique et religieux s'opposent aujourd'hui tant le nationalisme des peuples qui s'affirme de plus belle et s'exaspère chez beaucoup, que l'absolutisme de la religion traditionnelle qui se fait plus rigide, plus exclusif, plus intolérant. Votre

universalisme théorique n'aboutit donc en fait qu'à provoquer, par réaction, une recrudescence de ces particularismes mêmes que vous prétendez dépasser. Il leur sert au contraire de tremplin : c'est le ressort leur permettant de se renforcer, de s'affermir et de s'affirmer avec une vigueur nouvelle, faisant avorter du même coup les utopies internationalistes des idéologues laïcs et des rêveurs religieux.

Ne voyons-nous pas, en effet, ces particularismes se cantonner aujourd'hui avec obstination dans leur tour d'ivoire, et l'internationalisme se heurter sans cesse à leurs barrages, ceux-ci créés moins par l'irréductibilité des intérêts opposés qui s'affrontent — certaines réussites prouvent nettement le contraire — que par la mauvaise volonté évidente, l'hypocrisie qu'inspire aux uns et aux autres leur égoïsme ou leur fanatisme particulier ?

Quant à la religion traditionnelle, ne peut-elle chaque jour se prévaloir de conversions retentissantes et de victoires remportées sur les sectes dissidentes ou les religions adverses ? Ici aussi la tendance n'apparaît nullement à l'universalisme religieux. Ce n'est pas en effet par un élargissement de l'esprit que Rome vise à l'Unité, mais au contraire par un resserrement plus rigide de son enseignement. On l'a souligné plus haut : ce n'est pas à l'union et à la conciliation avec les Eglises dissidentes que Rome s'efforce, mais à leur conversion à sa doctrine exclusive, à leur rentrée au bercail. »

C'est ainsi que pour des raisons opposées, sceptiques et croyants estiment pouvoir nous reprocher notre myopie intellectuelle. Ils nous disent que la vraie lutte engagée nous échappe, que nous ne voyons pas les véritables adversaires en présence. Tandis que pour les sceptiques et les agnostiques cette lutte serait nettement circonscrite entre les partisans respectifs du théocentrisme d'une part, et de l'anthropocentrisme, de l'autre, pour les croyants elle se précise et se fait de plus en plus serrée entre les fidèles du catholicisme romain et les tenants du matérialisme Marxiste : en d'autres termes, et pour demeurer sur le terrain psychologique, entre l'esprit d'amour et de fraternité proclamé par le Christ et dont Rome se dit la seule interprète légitime et qualifiée, et l'esprit de haine et de combat que Moscou incarne et qu'elle traduit dans ses méthodes de terrorisme et d'oppression, en dépit de ses appels hypocrites en faveur de la paix.

Certes, loin de moi de méconnaître l'acuité et la violence des conflits qui divisent le monde entre des doctrines dont les porte-paroles, fanatiques chacun à sa manière, prétendent pareillement à la direction de notre planète. Mais ceci aussi m'apparaît dans l'ordre et peut sans doute et jusqu'à un certain point s'expliquer par la loi des contraires, dont j'ai parlé, loi applicable à toute chose existante, à toutes ces paires d'opposés qui semblent être la condition même de la vie manifestée.

Archimède demandait un point d'appui pour soulever le monde. Tel est aussi le problème de la création. L'Etre est Unité. Mais là où il n'est rien que l'Unité, où donc l'action créatrice de l'Unité pourrait-elle s'exercer, trouver le point d'appui nécessaire ? Seulement dans une résistance opposée. Il ne peut donc être créé une force mais deux forces opposées, s'appuyant réciproquement l'une sur l'autre. La dualité des pôles est donc constitutive de l'existence, de toute existence. La science, ai-je dit, nous montre l'univers entier comme le résultat d'un équilibre de Forces opposées, positives et négatives,

centripètes et centrifuges, depuis l'atome jusqu'aux systèmes solaires. La croix Grecque, à branches égales, figurait cet équilibre des forces contraires. La biologie nous fait voir l'être vivant comme issu de la bipolarité masculine et féminine. Les corps croissent et s'épanouissent au dehors (force centrifuge) par la multiplication des cellules et leur organisation interne (force centripète)<sup>1</sup>. Il semble que rien ne puisse exister sans son contraire : l'énergie s'appuie sur l'inertie, le bien ne peut exister sans le mal, l'âme s'oppose au corps, Dieu a besoin du Diable. Cette alternance des forces opposées réalise l'équilibre, la loi du rythme universel, les cycles solaires et planétaires, le cycle des saisons, l'alternance du jour et de la nuit et aussi bien les rythmes mineurs du corps humain, le rythme respiratoire, le diastole et la systole du cœur, le mouvement péristaltique la veille et le sommeil, et, si nous en croyons les sages, le rythme alternatif plus vaste encore de la vie et de la mort, ceux-ci n'étant que l'alternance pour nous d'un jour plus grand et d'une nuit plus épaisse.

La loi d'action et de réaction égale est aussi un aspect, une application de la loi générale qui équilibre les contraires. Elle se constate pareillement dans le comportement physiologique et psychologique des individus ou l'excitation et la dépression alternent et aussi bien dans le domaine social où l'on voit les idées, les tendances, les caractères se manifester en opposition d'une époque ou d'une génération à une autre à l'effet de rétablir un équilibre rompu.

Voilà aussi pourquoi la « Voie Moyenne » entre les extrêmes opposés a toujours été enseignée par les Sages : « In medio virtus et veritas ». Selon la philosophie Indoue (Samkhya), les hommes se distinguent les uns des autres d'après la prédominance en leur nature d'une des trois qualités (Gūnas) de la matière (Prakriti) : « rajas », passion, excitabilité ; « tamas », passivité, inertie ; « sattwa », harmonie, équilibre. Mais cet équilibre même n'est jamais qu'un équilibre momentané, devant nous mener plus haut, au transcendant, à l'Absolu. L'Absolu ne s'oppose à rien : il est au delà des opposés. Ceux-ci sont le domaine du relatif : à la vérité s'oppose l'erreur : les deux sont corrélatifs, en correspondance nécessaire comme l'ombre l'est à la lumière. On sait que, selon la méthode hégélienne, à la thèse s'oppose l'antithèse, et que les deux doivent nous mener à la synthèse. Si cette méthode est ici valable, il semble que l'opposition entre le théocentrisme et l'anthropocentrisme ne puisse être résolue et la synthèse atteinte qu'en dépassant les deux adversaires. Or, c'est à cette synthèse supérieure que nous convient les antiques traditions de l'ésotérisme. A la thèse religieuse des Eglises, au dogme théiste, qui a prévalu presque exclusivement, tout le long des siècles passés, s'est vigoureusement opposée, dans le Monde moderne, l'antithèse d'une philosophie athée, purement matérialiste. Seul l'ésotérisme ou théosophie universaliste, dépassant les deux adversaires, peut nous faire réaliser la synthèse supérieure, en nous montrant que, quoique représentant des pôles d'orientation contraire, l'Esprit et la Matière, Dieu-Nature, ne sont que deux faces corrélatives, inséparables, nécessaires de la même Réalité ineffable, dont l'expression microcosmique est le Dieu-homme, l'Homme parfait, l'Initié divin, typifié par le Christ de l'Évangile. En l'Homme divin en effet les forces telluriques

---

<sup>1</sup> Vraisemblablement en est-il ainsi aussi sur le plan social et est-ce par une organisation interne et préalable des fédérations continentales que pourra croître et s'organiser la fédération intercontinentale, le Gouvernement Mondial.

de l'âme et du corps sont transcendées par l'épanouissement de son Principe unitaire, l'Esprit immanent, « le Verbe fait chair ». Une confirmation de cette interprétation ésotérique du Mystère Chrétien se trouve, répétons-le, dans le langage initiatique et cabaliste de l'Apôtre saint Paul qui voit pareillement en l'Homme parfait, en l'Homme-Christ, cette synthèse humano-divine, projection microcosmique de l'Absolu divin. Il n'est point d'autre Dieu que l'Homme parfait, proclame pareillement aujourd'hui le philosophe hindou Krishnamurti.

Réfléchissons-y en effet. Théocentrisme et anthropocentrisme sont pareillement idéologies humaines, c'est-à-dire suggérées à l'homme par la complexité ressentie en lui de sa propre nature, celle-ci étirée en sens contraire, écartelée entre les deux pôles opposés, qui lui paraissent des abîmes, et symbolisés par le Ciel et l'Enfer terrestre, auxquels appartiennent respectivement son âme et son corps. L'homme doit donc descendre en lui-même pour percer ce mystère. Tel est l'éternel problème de la philosophie ancienne et moderne.

Dans un article consacré au philosophe existentialiste Jean Wahl (« Journal de Genève » n° 183), Louis Bolle écrit : « Pour Wahl, il s'agit de redescendre vers l'être sombre, opaque, qui précède tout savoir et simultanément remonter au delà du connu, à la fine pointe de la dialectique, où la dialectique défaille pour passer dans l'extase. Deux domaines antithétiques », poursuit le commentateur, « attirent la pensée de Jean Wahl : le sub-réel et le surréel. Entre ces deux domaines — l'un sombre, l'autre brillant dans l'Absolu — maintenant entre eux la tension dialectique, règne ou plutôt souffre (car elle est toujours malheureuse) la Conscience. La pensée la plus affinée, la plus exigeante, doit finalement se détruire pour atteindre ce qui la dépasse. Le langage doit se renoncer pour toucher l'être... » Notre philosophe se trouve ainsi dans l'impossibilité « de se fixer dans une vue calme, définitive, panoramique », en raison de « cette indécision — mouvement dialectique perpétuel — entre deux transcendances, le sensuel et le mystique, le divin et le démoniaque... ». Telle est en effet la présente condition humaine, laquelle doit être transcendée pour que l'état de perfection puisse être atteint. Jésus est descendu aux enfers avant de remonter au ciel. Il est donc la figure typique de ce Principe divin qui est nous-même et qui doit avoir sondé les deux abîmes pour nous mener à la perfection. « Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait », nous est-il enjoint. Est parfait celui qui réalise en lui l'Unité transcendante de la Vie. Seul un tel homme peut réellement être et se dire le frère et l'ami et le sauveur du genre humain. Ayant dépassé son « moi », Il s'est centré intérieurement dans la Conscience Cosmique et Unifié à Elle. Là est l'unique voie de salut, pour l'individu comme aussi pour la société humaine. Sous le titre de « Misère de l'Historicisme », Raymond Aron soulignait récemment (« Figaro Littéraire » - août 1956) la contradiction qui oppose les doctrines concernant l'évolution des sociétés humaines. Le critique ne concluait pas, paraissait ne pas voir que la seule solution du problème était qu'en raison même du double caractère de l'être humain, l'individuel et le social, il s'ensuivait nécessairement que la loi régissant la société humaine ne pouvait être fondamentalement distincte de celle qui régit les individus. Cette loi, loi naturelle, est, répétons-le une fois de plus, fonction de la transcendance de l'homme, autrement dit de l'immanence cachée en sa nature même d'un Principe divin individualisé, lequel doit descendre, se manifester dans l'homme de chair, c'est-à-dire dans la conscience humaine. C'est dès lors en se conformant à l'ordre universel que les sociétés comme les individus

doivent progresser, chacune en suivant sa propre voie, originale, vers l'unité d'un ordre planétaire. Sans doute les passions humaines interviennent-elles à chaque moment de l'Histoire pour entraver, retarder, cette marche ascendante vers un but qui est commun à tous les hommes, mais que chacun perçoit encore différemment, voie qui doit mener l'humanité toute entière à réaliser finalement, par une organisation mondiale et des institutions appropriées, cette Unité de Conscience que reflétera de façon autonome chacune des consciences individuelles.

Concluons donc que c'est une conception plus haute de la Nature intégrale de l'Homme, plus haute que telle que s'en font les Eglises, qui devra prévaloir et présider à l'âge nouveau où nous entrons. Dans la civilisation mondiale, en laquelle, je l'ai dit, cultures et religions particulières devront toutes s'intégrer, nous verrons ces deux adversaires, ennemis irréductibles de toujours, les partisans fanatiques du théocentrisme spiritualiste et ceux, non moins fanatiques assurément, de l'anthropocentrisme matérialiste, se réconcilier, se donner l'accolade fraternelle, en trouvant leur synthèse dans cette figure de l'homme qui a réalisé en lui-même cette perfection idéale de l'Homme-Dieu. — De l'homme-animal que nous sommes tous encore, sauvages et civilisés, à l'Homme régénéré, à l'Homme divin de l'avenir, telle est la voie à suivre par chacun ! Du clan primitif à l'organisation planétaire, tel est le progrès de l'Homme collectif.

Là seulement se trouve donc la solution supérieure de tous nos conflits. Seule, la transcendance de l'Homme peut nous garantir son évolution ascendante, tant au point de vue social qu'au point de vue individuel. Seule, dans notre désarroi actuel, cette vérité justifie notre espoir en un meilleur avenir humain. Seule en effet elle rassure chaque être humain quant à sa propre libération future, entendons par là sa sortie finale et heureuse, au terme de son évolution, du cycle de l'existence terrestre, autrement dit de ce cercle fatidique de la vie et de la mort alternées, ainsi que nous l'enseignèrent les Sages de tous les temps.

L'Eglise pourra-t-elle un jour se rallier à ces vues ? Admettra-t-elle cette divinisation de l'homme, assurée par l'existence en lui d'un Principe divin immanent, caché au tréfonds de sa nature?

Oui, si nous en croyons voyants et prophètes, anciens et modernes, interprétant symboliquement les versets mystérieux de l'Apocalypse (chap. XIX) : « Je vis le Ciel ouvert et un Cheval blanc. Et celui qui le montait est appelé fidèle et véritable. Ses yeux étaient comme une Flamme de feu et il portait sur sa tête beaucoup de diamants. Il était revêtu d'un vêtement teint de sang. Son nom est le Logos de Dieu. Et les armées des cieux le suivaient sur des chevaux blancs ».

Swedenborg, le voyant aux dons extraordinaires, qui stupéfia le dix-huitième siècle, et le philosophe Emmanuel Kant — lequel ne lui pardonna pas le silence opposé à ses lettres — interprétait comme suit ce passage, suivant un commentateur<sup>1</sup> : « Le cheval est le symbole de l'intelligence qui donne le sens interne. Le cavalier qui est le Logos, est la Parole de Dieu. Le sang de ses vêtements indique la violence qu'on a faite à cette Parole

---

<sup>1</sup> Swedenborg p. Matter - Didier - Paris - 1863.

en la prenant dans le sens littéral, matériel, terrestre ; en en méconnaissant le sens moral, spirituel, céleste. Les armées qui suivent le saint cavalier sur des chevaux blancs, ce sont les élus qui reçoivent de l'Intelligence le sens intérieur et qui s'attachent à sa bannière.

« D'après ces choses », conclut textuellement Swedenborg, « il est évidemment prédit ici que, vers le dernier temps de l'Eglise, le sens spirituel de la parole sainte sera ouvert ». — Auparavant le Monde sera-t-il détruit par le feu, comme la prédiction évangélique en a été faite pour les derniers temps, croyance reprise par certains prophètes modernes<sup>1</sup> ?

Pour moi, laissant voyants et prophètes à leurs visions, réelles ou illusives, je préfère demeurer humble devant le Mystère, me bornant à conclure que si, cachée derrière les apparences fugitives, évanescences, de notre moi » mortel ne réside pas, sous-jacente, une Réalité éternelle, super-consciente en nous et qui est Nous-même, notre Etre universel, alors c'est l'homme et l'univers entier qui s'écroulent, car, — et la science n'y contredit pas — tout ici-bas, ce que nous sommes, ce que nous voyons, sentons et pensons, n'est que vanité, vacuité: apparence illusoire, l'ombre du Réel. C'est ce que nous répètent à satiété depuis des âges — quoique parlant à des sourds — Ceux-là même qui ont dépassé la condition humaine, rejoint la Vie supérieure et sont néanmoins revenus parmi nous pour nous aider, pour nous instruire. « Tat twam asi ». Tu es Cela. Nous sommes tous Un dans la Maison du Père, telle est aussi la leçon du Christ de l'Evangile, la Lumière qui brille pour nous au Pays Noir, notre sombre demeure.

Le règne de Dieu sur terre, c'est l'épanouissement de la fleur divine en l'Homme.

### III LA TRAHISON DES CLERCS.

S'il est une constatation décevante — et en ceci nous serons sans doute, Monsieur, pleinement d'accord — c'est l'étonnante apathie, l'indifférence que manifeste l'élite intellectuelle en général à l'égard des grands problèmes spirituels, comme si ceux-ci étaient de nul intérêt pour elle. Secouée par nos malheurs et les difficultés de la vie présente, sortirait-elle, aujourd'hui, de ce long sommeil confortable, sous l'aiguillon nouveau d'une inquiétude spirituelle qu'elle prétendait ignorer ? Déjà, du reste, dans l'entre-deux-guerres, certains s'inquiétaient du mystère des choses. Pierre Mille écrivait : « On ne sait plus pourquoi on vit, pourquoi on est sur la terre ». Mais cette réflexion pessimiste lui était inspirée par les bouleversements sociaux rendant la vie pénible à beaucoup d'écrivains et entraînant à leur suite le désaxement des esprits et la désespérance. Elle ne lui était pas dictée par une inquiétude d'ordre métaphysique. La plupart des auteurs, demeurant au contraire réfractaires aux préoccupations métaphysiques ou mystiques, s'effrayaient de les rencontrer chez les autres. Je ne puis

---

<sup>1</sup> Voir le curieux petit livre précédemment cité d'un grand érudit : « *Vers un nouveau prophétisme* », p. Raymond Abellio. Les anciens croyaient que le monde était alternativement détruit par l'eau et le feu.

mieux faire que de répéter ce que j'écrivais alors<sup>1</sup> : « Certains critiques prennent ombrage de ces tendances inquiètes de la littérature contemporaine : ils dénoncent toutes ces œuvres qui, disent-ils, semblent n'avoir d'autre but que de se mettre au service de la philosophie, de la morale, de la religion<sup>2</sup>. « Quand donc », protestait un auteur, « ne nous demandera-t-on plus quelle est notre position vis-à-vis des grands problèmes ? » Méconnaissant le caractère impératif de ces exigences mystiques, ne comprenant pas que le trouble de l'âme, ce ferment du progrès spirituel, marque son empreinte sur nombre d'intellectuels chez lesquels il prime en importance les seuls jeux littéraires ; croyant, d'autre part, que l'inquiétude philosophique concernant des problèmes qu'ils jugent insolubles, n'est qu'un masque hypocrite, dissimulant des intérêts de propagande ou des vanités de sophistes désireux de briller, ces critiques s'effarent de ces tendances et témoignent du plus grand mépris pour ce qu'ils considèrent comme de vaines préoccupations de l'esprit. Ils en affirment, avec d'autant plus d'assurance, que le seul mérite d'une œuvre littéraire, la seule qualité qui intéresse en elle, et lui mérite l'immortalité, c'est d'être « le témoignage d'une sensibilité ». Que penser d'une telle attitude ? Une incompréhension aussi évidente des besoins criants de notre époque chez des hommes par ailleurs fort intelligents peut-elle être jugée autrement que comme une trahison des clercs ? A moins d'admettre qu'il est des familles d'esprit qu'une orientation opposée, fruit de la Nature ou de l'éducation, rend consciemment ou inconsciemment étrangères les unes aux autres et incapables de se comprendre.

Pour le surplus, j'ai toujours, pour ma part, — et je ne suis, certes, ici qu'un béotien — estimé assez vaines et futiles ces discussions à perte de vue sur les tendances respectives des chapelles artistiques et littéraires, ces disputes sans issue concernant des questions d'art et d'esthétique, et précisément parce qu'elles relèvent d'une sensibilité personnelle et incommunicable à autrui : problèmes plus insolubles peut-être que les problèmes métaphysiques eux-mêmes, puisque leurs solutions opposées reposent sur les différences des sensibilités individuelles, en perpétuelle évolution en chacun. Leur base est donc moins objective que subjective. Aussi ces disputes m'ont-elles toujours paru n'être que de puérils jeux d'esthètes, des sortes d'acrobaties spirituelles, inspirées par le dilettantisme des écoles rivales, disputes en lesquelles la vanité satisfaite des uns, l'orgueil excité des autres, l'amour-propre et le contentement de soi chez tous, se donnent carrière, autant, sinon plus, que les nuances des sensibilités différentes et des goûts particuliers. Dès lors, les vues contradictoires s'opposent chez les adversaires en un déroulement kaléidoscopique, souvent brillant, fantaisiste, fort divertissant pour la galerie, mais qui me paraît assez vain.

Certes, cela peut distraire un moment l'homme oisif et cultivé — car ce que je critique ici c'est moins le fait même de ces débats que l'importance qu'on leur donne dans les milieux

---

<sup>1</sup> « *Les Forces blanches et les Forces noires dans le Monde* », par Pierre d'Angkor, Adyar, Paris, 1930.

<sup>2</sup> On pourrait citer ici Giraudoux, comme auteur réfractaire à tout engagement. Jacques Romane écrit de lui : « ... il l'a dit et répété lui-même : il ne se soucie pas d'aller à l'essentiel, ni de prendre parti, et professe la doctrine de la relativité qui le dispense de trop réfléchir... » Mais n'est-ce pas là, de la part d'un auteur, décliner toute responsabilité à l'égard du public qui lit ses œuvres ? En a-t-il le droit ?

susdits — mais ces amusettes de l'esprit ne peuvent apaiser celui qui a soif d'une vérité plus haute et qui s'est arrêté à des problèmes plus graves. L'art lui-même est peu de choses s'il n'est que jouissance d'esthète : sa vraie grandeur, sa noblesse, c'est de devenir l'ornement magnifique de la pensée, une voie de libération de l'esprit, une expression originale de l'homme vrai, au lieu de n'exprimer, comme il n'arrive que trop souvent de nos jours, que la seule sensibilité raffinée, quelque peu malade et souvent pervertie, de notre époque de décadence. Telle fut d'ailleurs la cause même du succès triomphal remporté auprès d'un grand nombre d'esprits occidentaux par la lumière d'Orient, de cet Orient qui, écrivait Marcel Cahen, « nous estime peu d'avoir analysé à l'infini les plus bas désirs de la sensualité ». Et comment ne concluons-nous pas que l'élite intellectuelle trahit sa mission, manque à son rôle et à ses devoirs, lorsque sans même parler des méfaits et malversations du monde politique<sup>1</sup>, nous jetons un coup d'œil sur la presse, censée être la directrice de l'opinion publique et que nous voyons non seulement de grands quotidiens ou hebdomadaires exploiter outrageusement le fait divers scandaleux, le crime passionnel, les mœurs contre nature, pour s'attirer une clientèle de lecteurs, mais même des journaux sérieux, des feuilles littéraires, qui, sous la plume de critiques ou de chroniqueurs en renom, flattent les goûts d'un public léger, superficiel, par l'importance prédominante, excessive, qu'ils donnent à la littérature romanesque, qu'il s'agisse de pures fictions — tel le roman ordinaire, encouragé par l'abus des prix littéraires — ou de la petite Histoire indiscreète, la littérature d'alcôve ou de boudoir<sup>2</sup>.

Chose plus grave encore. Ne voyons-nous pas des auteurs de grand talent se livrer, sans vergogne ni pudeur, à des pénétrations indiscreètes dans la vie privée des grands hommes. Bien pis que des cambrioleurs qui ne prennent que l'argent et ne violent pas les âmes, ils entrent avec effraction dans les demeures de leurs victimes, trahies par leurs descendants ou leurs proches. Crochetant portes et serrures, ils s'en vont fouiller partout, jettent en pâture à la malignité publique les lettres privées, les confidences les plus intimes, dévoilant les secrets des familles, forçant à paraître au grand jour les choses les plus soigneusement cachées, ruinant des réputations que nul ne soupçonnait, et salissant même parfois de soupçons injurieux les rapports de famille les plus innocents et les plus

---

<sup>1</sup> Encore moins parlerai-je ici de ces auteurs qui, poussés par une impudeur native, l'appât d'un scandale lucratif, ou quelque autre mobile psychologique plus audacieux encore, se plaisent à dévoiler au public les secrets de leurs propres turpitudes.

<sup>2</sup> Les plus éminents de ces critiques — un André Rousseaux, un Robert Kemp — s'honorent en réagissant aux exigences d'un public aussi frivole — Robert Kemp consacrait récemment son feuilleton littéraire à une critique suggestive de trois livres de philosophes et de savants. Il soulignait à propos d'un ouvrage récent de Karl Jaspers l'éternel conflit entre métaphysique et science expérimentale. Les temps ont bien changé pourtant, où, dans son « novum organum » François Bacon dénonçait, au nom de l'expérience, les philosophies intuitives comme dénuées de toute valeur. Le rôle joué par l'intuition et l'expérience transcendantale des grands mystiques, sont des faits dont on ne peut plus aujourd'hui ne pas tenir compte, et, d'autre part, nous voyons des savants de premier ordre — tels un Louis de Broglie, un Jean Rostand — revenir après des années, ou exprimer des doutes, sur des doctrines qu'ils croyaient établies et définitivement prouvées, par leur méthode d'investigation scientifique. Le critique rend un juste hommage au courage et à la rare conscience de ces savants.

respectables<sup>1</sup>. Ceci pourtant semble n'éveiller ni réserve, ni protestation, de la part du public qui les lit. C'est qu'aucun frein, aucune loi, ne peut être opposée à la curiosité littéraire, même chez ceux qui se piquent le plus de leur art délicat et de leur sensibilité raffinée.

Pourtant notre vie est courte. Elle voit se succéder rapide le flot serré des générations qui se succèdent et nul homme qui prend la peine de réfléchir ne peut se satisfaire de cette insouciance de l'esprit, de ces propos légers, de ce dilettantisme subtil et décevant incapable de voiler longtemps à ses yeux, le grand Mystère dans lequel il se trouve plongé et dont la solution s'impose à lui impérieuse, comme l'énigme du sphinx qu'il doit déchiffrer. A côté de cela, tout le reste est-il autre chose que des jeux d'enfants<sup>2</sup> ? Et ne doit-on pas conclure qu'en méconnaissant ainsi la hiérarchie des valeurs, l'élite a trahi son rôle directeur de l'esprit public ?

Telle est donc la vraie raison de l'inquiétude métaphysique qui s'est réveillée chez beaucoup de nos contemporains : le choix dramatique qui s'impose à eux, à la conscience de tout homme que sa propre destinée ne peut laisser indifférent et qui voit les métaphysiques ennemies se disputer avec plus d'âpreté que jamais son âme et son esprit. Sans boussole, sans direction, il ne sait plus de quel côté se tourner. J'ai montré comment le conflit pouvait être dépassé, surmonté. C'est au delà du oui ou du non, au delà des dualités opposées, que réside la vraie connaissance, la Sagesse.

Entretemps, notre monde, représenté par son élite, se débat dans une angoisse qu'il tente en vain, par l'évasion et l'étourdissement des plaisirs, de se dissimuler à soi-même. Répugnant au matérialisme athée qui s'offre à lui, et dont les porte-parole sont souvent des hommes de science, il ne peut plus, d'autre part, ayant atteint l'âge adulte, se satisfaire d'une religion d'enfant. Aussi nulle part plus peut-être qu'au sein des élites religieuses elles-mêmes, la crise n'a-t-elle atteint un tel degré de gravité. N'est-il pas caractéristique à ce propos des rappeler qu'au cœur même de la citadelle romaine, on vit, à l'époque du modernisme, des ecclésiastiques de grand renom — les Loizy, les Turmel, les Tyrrel, et combien d'autres encore — quitter cette Eglise où ils étaient nés et qui les avait nourris<sup>3</sup>, tandis que d'autres ecclésiastiques, de notoriété égale, refusaient au contraire de désertir la Maison qui leur était chère et signaient les rétractations que l'on exigeait d'eux, après les condamnations frappant leur personne ou leurs œuvres, mais en maintenant dans l'intimité de leur conscience leur manière de voir, de sentir, de penser. Concilier la sincérité envers soi-même avec l'obéissance à l'Eglise, douloureux débat intérieur qui fut

---

<sup>1</sup> Je vise notamment les suspicions jetées sur l'honnêteté des rapports entre Mme de Sévigné et sa fille.

<sup>2</sup> On m'objectera que dans la tragi-comédie humaine, il importe de conserver sa sérénité... et son humour : « se hâter de rire des choses qui passent, de peur d'avoir à en pleurer », disait Beaumarchais. Certes, mais combien, par delà les rires ou les pleurs, atteignent à cette sérénité profonde ?

<sup>3</sup> Pour éviter des interventions gouvernementales en faveur des coryphées du Modernisme allemand, les clercs de ce pays furent dispensés de prêter le serment antimoderniste imposé par Pie X au monde catholique tout entier.

celui de Henri Bremond, de l'Académie Française, de Mgr Duchesne, savant historien, membre de l'Institut, pour ne citer, que ces deux noms<sup>1</sup>.

Aujourd'hui encore, un demi-siècle après sa condamnation retentissante, le Modernisme n'est pas mort. Plus prudent toutefois, moins spectaculaire que jadis, il poursuit vaillamment son œuvre, en dépit des foudres qui le frappent ou le menacent. Il la poursuit soit du haut de la chaire professorale, soit dans la retraite studieuse et plus discrète des cloîtres (tel le mouvement Iréniste, récemment condamné par Pie XII). C'est ainsi que nous vîmes frappés de l'index la plupart des ouvrages du philosophe catholique Edouard Le Roy. Ainsi aussi est dénoncé et vigoureusement attaqué son éminent ami et collaborateur le Père Teilhard de Chardin qui vient de mourir et apparaît comme l'un des plus grands anthropologues de ce siècle. Rendant compte de ses « *Lettres de Voyage* », parues récemment chez Bernard Grasset, P. de Wespignac écrit<sup>2</sup> : « Conscient de l'évolution du monde qui se fait souvent aujourd'hui en dehors de l'idée de Dieu, Pierre Teilhard de Chardin pose le problème Chrétien en face des données scientifiques les plus avancées. Pour lui, l'évolution est loin d'être close. Le Cosmos s'achemine de plus en plus vers une plus grande conscience, cette « Noosphère » dans laquelle se fondront finalement toutes les consciences individuelles ».

Le philosophe Chrétien, par son monisme évolutionniste et son culte du Dieu caché en l'homme et dans la Nature rejoint les grandes philosophies de l'Inde et nous rapproche singulièrement de cette synthèse religieuse qui sera la Religion-une de l'Humanité. Quoiqu'il en soit, la crainte d'un scandale plus grand, la précaution que le Père avait prise de ne publier ses ouvrages que « pro manuscripto » et surtout sa mort prématurée, l'ont sans doute préservé des sanctions graves de la censure Romaine, sanctions qui frappent douloureusement tant de ses malheureux confrères. Aujourd'hui, c'est le philosophe néo-thomiste Jacques Maritain — en butte aux attaques de la « *Civiltà Catholica* » — qui est menacé des foudres romaines, s'il ne retire pas son livre sur « *l'humanisme intégral* », où il tente de « rassembler rationalistes et chrétiens dans un impossible accord », écrit à son sujet Mgr Perez, évêque d'Astorga.

Mais comment juger ces rigueurs inhumaines elles-mêmes exercées par les Chefs de l'Eglise ? Persécuter, frapper de sanctions rigoureuses ceux qui, en toute humilité de cœur et d'esprit, ne recherchent que la vérité, jeter sur eux l'anathème et l'excommunication majeure, c'est là aussi, croyons-nous, la trahison des Clercs, et sans doute la plus grave de toutes, car c'est trahir sous la tiare ou la mitre, l'enseignement même du Maître, c'est manquer publiquement à la plus essentielle des vertus, la charité chrétienne, c'est méconnaître la parole liminaire des Evangiles : « Paix aux hommes de bonne volonté ».

Dans un bel article consacré au Père de Chardin, André Georges écrit : « Un immense besoin des temps, ou plutôt des âmes modernes, appelle une croyance qui ne se sépare pas forcément d'une espérance dans l'avenir du Monde, une vision de l'Univers accordée à une vision de Dieu : l'amour de Dieu et la foi au Monde, les deux composantes

---

<sup>1</sup> Lire le petit livre si émouvant : « *Georges Tyrrel et Henri Brémond* », par Alfred Loizy (Emile Nourry, Paris, 1936).

<sup>2</sup> Journal « Le Phare », 22 juillet 1956.

essentielles de l'ultra humain, comme l'a finalement proclamé Pierre Teilhard de Chardin »<sup>1</sup>. L'ultra-humain ? Le vrai surhomme, mais dans un sens anti-Nietzschéen, tel est en effet l'espoir du Monde, tel est l'avenir de l'Homme !

Et je ne pourrais mieux conclure cette modeste étude qu'en citant ici le propos magnifique par lequel Alfred Maury termine son livre érudit et bourré de faits sur « *La Magie et l'Astrologie dans l'antiquité et au moyen âge* »<sup>2</sup> : « L'homme ne s'élève réellement au-dessus de sa condition, il n'entre de fait dans la sphère du surnaturel, qu'alors que, dégagé des illusions qu'elle a traversées, son intelligence peut planer sur la Nature, en saisir la magnifique harmonie, en comprendre la parfaite coordination. Aucun miracle, aucun prodige, n'égale assurément en grandeur le spectacle des lois générales de la création dans l'espace ou l'infiniment petit ; aucune apparition, aucune vision ne prouve, plus que la révélation de l'univers, l'existence de l'Être infini qui engendre, entretient et résume toutes choses. »

Toutefois, pour ne pas tomber ici dans le travers théologique, comment traduirons-nous ce langage ? La « sphère du surnaturel », c'est l'aspect transcendant de nous-même et l'Être infini, c'est le Verbe universel rassemblant toutes ses individualités humaines, emprisonnées dans l'illusion de la séparativité, dans l'Unité indivise de la Conscience cosmique, tel est l'enseignement de la Sagesse immémoriale.

Pourquoi j'ai écrit ce petit livre ? L'auteur qui n'a rien ni d'un savant, ni d'un saint, ni d'un sage, a cru néanmoins devoir apporter sa compréhension toute personnelle de la Sagesse. Il la présente donc humblement pour ce qu'elle vaut, trop conscient de l'évidente pauvreté de cette présentation, mais dans l'espoir tout de même qu'elle pourra aider l'une ou l'autre âme en détresse, comme elle l'a aidé lui-même ! Rien n'empêche celui qui ne peut plus être catholique selon la lettre, de le devenir selon l'Esprit, selon l'Unité divine de la Conscience universelle, le « Verbe » manifesté en l'homme.

---

<sup>1</sup> Les Nouvelles Littéraires, 26-7-1956.

<sup>2</sup> Paris, Librairie Académique, Didier & Co, 1864.